This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

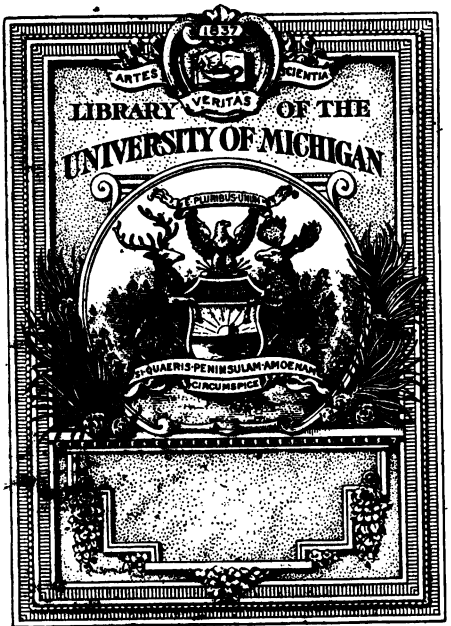
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
COLLECTION MICHEL LÉVY D88Nu
M8

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEX. DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'Amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe.	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Le drame de Quatre-Vingt-Treize	3
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu.	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	1
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
Impressions de voyage :	
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	2
— En Russie	4
— En Suisse	3
— Le Speronare	1
— La Villa Palmieri	1
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad)	2
Jacques Ortis	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	1
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mém. d'un médecin, — J. Balsamo.	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY, — TYP. ARBIEU, LEJAY ET Cie

UNE

NUIT A FLORENCE

SOUS ALEXANDRE DE MÉDICIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

QUELQUES MOTS SUR L'ITALIE

Nous allons, pour beaucoup de gens, avancer un étrange paradoxe. — Ce n'est pas la faute des peuples s'ils sont esclaves : la liberté ou l'esclavage tiennent aux différentes conditions topographiques dans lesquelles ils sont nés.

Pourquoi l'Indien n'est-il pas libre? Pourquoi l'Égyptien n'est-il pas libre? Pourquoi le Russe n'est-il pas libre? Pourquoi les deux Amériques ont-elles été si longtemps sans être libres? Pourquoi l'Afrique est-elle encore aujourd'hui un marché de nègres?

Examinez la configuration massive de leur territoire.

La liberté, c'est l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu, dit la Genèse, était porté sur les eaux.

L'esclavage est partout où il y a de longs espaces de terre sans eaux à traverser.

Il est dans l'Inde, qui s'étend de Calcutta au golfe Persique. Il est dans l'Égypte, qui s'étend des montagnes de la Lune à la Méditerranée. Il est dans la Russie, qui s'étend de la mer Caspienne à la Baltique. Il persista longtemps dans l'Amérique du Nord, plus longtemps encore dans l'Amérique du Sud, et nul ne peut prévoir le jour où il finira en Afrique.

Jetez les yeux sur la carte du monde et jugez.

Voyez au contraire notre petite Europe et comparez-la à la massive Asie, à l'infranchissable Afrique, à cette double Amérique qui coupe en deux le globe, qui commence à donner au monde l'exemple de la liberté, qui fonde ses républiques.

Cette imperceptible merveille qu'on appelle la Grèce :

Suivez ses contours sur la triple mer qui baigne ses caps, ses isthmes, ses promontoires; voyez la multiplicité de ses courbes et de ses angles si vivement accentués : ne dirait-on pas qu'elle s'agite et qu'elle scintille sur la carte, et que ses îles sont toutes des Délos prêtes à s'arracher du fond de la mer et à flotter au vent de la science et des arts ?

Aussi voyez-la, comme elle se constitue en guerre contre l'immobile Asie ; elle l'attaque dans l'expédition des Argonautes ; elle la dompte dans la guerre de Troie ; elle la repousse à Salamine ; elle la submerge avec Alexandre ; elle lutte contre la nature sensuelle de l'Orient, met une barrière à la polygamie, fait de la femme la compagne de l'homme et lui donne l'âme que lui refusent Wichnou, Djérid et Zoroastre.

Voilà ce qu'a fait la Grèce, la terre aux mille découpures, belle entre les belles, divine encore et cependant déjà humaine, fleur de liberté éclose sur les eaux, terre de toutes les perfections que nulle autre

terre n'a jamais égalée, et que toutes ont été forcées d'imiter lorsqu'elles ont voulu se rapprocher du beau.

Après la Grèce vient l'Italie, une presqu'île; elle aussi est baignée par trois mers, la Tyrrhénienne, la Méditerranée, l'Adriatique; elle aussi chasse promptement ses rois, s'érige en république et ne reconnaît ses empereurs que lorsqu'elle touche à sa décadence morale sinon matérielle.

Elle fit plus que la Grèce au point de vue social. La Grèce se contentait de coloniser; Rome non-seulement colonise, mais elle adopte; elle aspire les peuples, elle s'assimile les nations, elle absorbe le monde; tout vient se fondre en elle, la civilisation orientale et la barbarie de l'Occident; elle ouvre un Panthéon à tous les dieux du monde; puis, d'un revers de sa main, elle renverse Panthéon, autels, statues, pour s'agenouiller sur le Calvaire, au pied de l'arbre de la liberté taillé en croix.

Et maintenant, à l'ombre de cette croix, voyez, les unes après les autres, naître les républiques.

Où naissent-elles d'abord ?

Sur les côtes.

Déjà, du temps de Solon, on avait remarqué que les marins étaient les plus indépendants des hommes : comme le désert, la mer est un refuge contre la tyrannie. Celui qui se trouve sans cesse entre l'eau et le ciel, entre l'immensité et l'infini, a bien de la peine à reconnaître un autre maître que Dieu.

Aussi Venise, qui n'est pas même une terre, mais seulement une réunion d'îles, marche-t-elle la première la bannière de la liberté à la main. Qu'est-ce que son peuple? Quelques pauvres familles d'Aquilée et de Padoue qui fuient devant Attila, c'est-à-dire devant un barbare de la massive Asie. D'abord chaque île s'administre seule et comme elle l'entend ; puis, dès 697, toutes ces îles se réunissent, se choisissent un chef commun. Venise reconnaît bien encore la suprématie

de l'empire d'Orient; mais, vers le commencement du xe siècle, elle brise ses lisières et soumet les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie.

Après la reine de l'Adriatique vient Pise; dès 888, elle se gouverne elle-même, s'érige en république, devient une des premières puissances commerciales de l'Italie; conquiert une partie de la Sardaigne sur les Arabes, l'autre sur les Génois; reçoit la Corse en fief du pape, soumet Palerme, les Baléares et l'île d'Elbe; se fait donner un quartier privilégié à Constantinople, à Tyr, à Laodicée, à Tripoli et à Ptolémaïs, et, pour que Pise déchoie, pour que Pise descende, pour que Pise tombe, il faut que, mentant à son origine, elle adopte la cause impériale et se fasse gibeline, et encore fut-il besoin, pour étouffer la puissante renégate, que quatre villes guelfes se liguassent contre elle, Pistoie, Lucques, Sienne et Florence.

De son côté, Gênes, couchée aux pieds de ses montagnes arides qui, pareilles à une muraille, la séparent

de la Lombardie, fière de posséder un des plus beaux ports de l'Europe, déjà peuplé de vaisseaux au xe siècle, isolée par sa position du siége de l'empire, se livra au commerce et à la marine avec toute l'aventureuse ardeur qui devait, quatre siècles plus tard, faire découvrir un monde à l'un de ses fils. Pillée par les Sarrasins en 936, moins d'un siècle après elle se liguait pour aller leur reporter en Sardaigne le fer et le feu qu'ils étaient venus apporter en Ligurie, si bien que Caffaro, l'auteur de la première Chronique, commencée en 1101, achevée en 1164, nous apprend qu'au moment où il écrivait, Gênes avait déjà des magistrats suprêmes, que ces magistrats portaient le titre de consuls, qu'ils siégeaient alternativement au nombre de quatre ou de six, et qu'ils restaient en place trois ou quatre ans.

Voilà pour les rivages.

Quant aux villes du centre de l'Italie, elles étaient restées en retard : l'esprit de liberté qui avait soufflé

sur les côtes avait bien passé sur Florence, sur Milan, sur Pérouse et sur Arezzo; mais ces villes n'avaient point de mer, c'est-à-dire l'immensité devant elles. Elles ne pouvaient lancer leurs vaisseaux sur la plaine que laboure le vent, et, comme les lions de marbre qui roulent une boule sous leur griffe, l'empire étendait son ongle sur elles.

Occupons-nous particulièrement de Florence, puisque c'est à cette ville que se rapportent les événements que nous allons raconter.

Lorsque Sylla, qui conquérait l'Italie au profit de Rome, en fut à l'Étrurie, seul pays qui jusqu'alors eût échappé aux colonies et aux lois agraires, seul pays dont les laboureurs fussent restés libres, il s'arrêta, entre deux massacres, dans une charmante vallée qu'arrosait un fleuve au doux nom, et y fonda une ville à laquelle il donna ce mystérieux nom de Rome que les patriciens avaient seuls le droit de prononcer, *Flora*.

De là Florentia; de là Florence.

Deux des trois grands poëtes qui font la trinité littéraire du monde sont nés sur cette féconde terre d'Étrurie :

Virgile, à Mantoue,

Dante, à Florence.

C'est de cette province que Machiavel dit : « Elle semble née pour ressusciter les choses mortes. *Para nata a resuscitare le cose morte.* »

La ville de Sylla, la future patrie des Médicis, de Boccace, de Machiavel, de Guicciardini, d'Américc Vespuce, de Cimabue, de Brunelleschi, d'André del Sarto et de Léon X, fut prise et reprise par Totila et Narsès, ruinée par tous deux; Charlemagne la releva en 784.

Enfin, et pour préparer sa liberté, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et sa femme Béatrix, mouraient l'un en 1070, l'autre en 1076, laissant la comtesse Mathilde, leur fille, héritière du plus grand

fief qui eût jamais existé en Italie. Mariée deux fois, la première avec Godefroy le jeune, la seconde avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux, et mourut sans héritier, laissant tous ses biens à la chaire de saint Pierre.

Aussitôt, Florence prit exemple sur Venise, Pise et Gênes; elle s'érigea en république, donnant l'exemple qu'elle avait reçu de Sienne, de Pistoie et d'Arezzo.

C'était l'époque où l'Italie était divisée en deux grandes factions :

La faction guelfe,

La faction gibeline.

Disons en deux mots quels principes ces deux factions représentaient.

En 1073, le moine Hildebrand avait été élu pape et était monté sur le trône du saint-siége en s'imposant le nom de Grégoire VII.

L'empereur Henri IV régnait alors en Allemagne.

Grégoire VII était un homme de génie, représentant le véritable esprit de l'Église, c'est-à-dire la démocratie.

Il jeta les yeux sur l'Europe et partout y vit poindre le peuple comme le blé en avril. Il comprit que c'était à lui, le successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté semée par la parole du Christ; et, pour émanciper les peuples dont il était le représentant, il résolut de commencer par l'émancipation du pontificat.

En conséquence, en 1076, il publia une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle.

De ce jour, la chaire pontificale fut placée au même étage que le trône de l'empereur, et, si la noblesse eut son César, le peuple aussi eut le sien.

Jamais hasard, fatalité ou providence, n'avait mis en face l'un de l'autre deux adversaires d'une plus tenace volonté.

Henri IV répondit à la décrétale par un rescrit, et un ambassadeur vint en son nom, à Rome, ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à la cour afin de désigner un autre pape.

La guerre était déclarée entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Grégoire VII répondit à la manière de l'Olympien : il lança sa foudre.

Henri IV rit de l'excommunication.

En effet, les forces des deux lutteurs semblaient bien inégales.

Henri III avait légué à son fils un immense patrimoine : la toute-puissance féodale en Allemagne, ce pays de la féodalité; — sur l'Italie, une influence que l'on croyait irrésistible : la prétention de faire et, par conséquent, de défaire les papes.

Grégoire VII n'avait rien, pas même Rome, pas même l'Église, qu'il venait de mettre tout entière

contre lui en décrétant le célibat des prêtres, et, sinon en faisant, du moins en laissant mutiler ceux qui avaient voulu conserver leur femme ou leur concubine.

Mais là où le pouvoir visible manquait, il était soutenu par un pouvoir invisible, — le sentiment public.

Chassé de partout, il fuyait en triomphateur. Mais, à l'heure de son agonie, le triomphateur n'eut pas une pierre à mettre sous sa tête, et il mourut en disant ces paroles, qui ressemblent bien aux derniers mots de Brutus :

— J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs dans l'exil. — *Dilexi justitiam, et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.*

Mais l'excommunication portait ses fruits. Les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et comme, dans sa violence, Henri IV avait dépassé ses

droits, qui s'étendaient à l'investiture, mais s'arrêtaient à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, du même droit dont ils l'avaient élu, si, du jour où ils prenaient cette délibération, en un an, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siége.

Il fallut obéir. — L'empereur apparut en suppliant aux portes de Rome, sans soldats, sans drapeau, sans armure, vêtu de la robe de pèlerin, les reins ceints d'une corde et les pieds nus. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le regardèrent passer, et, voyant de près quel être faible c'était qu'un empereur sans sceptre et sans glaive, elles se délièrent de leur serment vis-à-vis de lui.

Henri IV, presque seul, en chemise, les pieds nus, resta trois jours sur la neige, dans les cours du château de Canossa; au bout de trois jours, le pape consentit à le recevoir.

Le lendemain, les deux grandes puissances qui se partageaient le monde, le pape et l'empereur, commu-

niaient à la même table, Grégoire priant le Seigneur de changer le pain en poison, s'il était coupable.

Le vicaire de Dieu en appelait au jugement de Dieu.

L'empereur revint en Allemagne. Là, il oublia et la promesse qu'il avait faite, et le pain sacré qu'il avait partagé avec son ennemi. Il créa un antipape, Clément III, battit les princes allemands qui l'avaient menacé de le déposer, repassa les Alpes, en vainqueur cette fois, et prit Rome.

Mais alors la malédiction du Seigneur, comme si elle eût voulu venger son pontife, s'attacha au vieil empereur. Son fils aîné Conrad, qu'il avait fait nommer roi des Romains, se souleva contre lui.

Henri IV le fit déposer et lui donna pour successeur son second fils.

Mais l'esprit de rébellion était entré dans la famille impériale. Ce second fils, qui se nommait Henri, se souleva à son tour, et, plus heureux ou plus

malheureux que son frère, fit son père prisonnier.

Alors les évêques restés purs de simonie arrachèrent au vieillard couronne, sceptre et vêtements royaux. Son fils lui-même leva la main sur lui, et lui arracha ce cri, non moins pitoyable que celui de César.

— Sitôt que je le vis, touché jusqu'au fond du cœur de douleur et d'affection paternelle, je me jetai à ses pieds, le suppliant, le conjurant au nom de son Dieu, de sa foi, du salut de son âme, lors même que mes péchés auraient mérité que je fusse puni de la main du Seigneur, de s'abstenir, lui du moins, de souiller à mon occasion son âme, son honneur et son nom; car jamais aucune loi divine n'a établi les fils vengeurs des fautes de leurs pères.

Cette prière, qui eût fléchi l'ennemi le plus acharné, s'émoussa sur le cœur d'un fils; dépouillé de tout, même de ses vêtements, en proie au froid et à la faim, Henri vint à Spire, frappa à la porte de l'église de

la Vierge, qu'il avait bâtie, demandant à y être nourri comme clerc, s'appuyant sur ce qu'il savait lire chanter au lutrin.

Mais les moines le chassèrent en le menaçant, et i s'en alla mourir de misère à Liége, où la terre fut refusée à son corps, et où il resta cinq ans sans sépulture dans une cave.

Ainsi, tous deux, empereur et pape, représentants de la grande lutte qui a divisé depuis si longtemps, et qui si longtemps encore divisera le monde, mouraient en exil, loin du trône qu'ils avaient occupé, l'un à Liége, l'autre à Salerne.

Eh bien, c'est de cette querelle entre la couronne et la tiare que naquirent les deux grandes factions qui désolèrent l'Italie. Ceux qui se déclarèrent pour le pape, c'est-à-dire pour le peuple, prirent le nom de *guelfes*, de Henri le Superbe, duc de Saxe, neveu de Guelfe II, duc de Bavière. Ceux qui suivirent le parti de Henri IV, c'est-à-dire de la noblesse, prirent

le nom de *gibelins,* de Conrad, fils de Frédéric de Hohenstauffen, duc de Souabe, seigneur de *Wiblinque.*

Florence, comme les autres villes, se divisa en deux partis, et ce sont, comme dit Dante, les querelles de ces deux partis qui teignirent en rouge les eaux de l'Arno, et firent son lis blanc couleur de pourpre.

Et maintenant un dernier mot sur cette Italie, fille de la Grèce, mère de la France, à laquelle nous devons tous nos enseignements d'art, de guerre et de politique.

L'Italie, au moment où tous les autres peuples avaient une architecture religieuse, avait déjà — consignons ce fait, il est significatif, à l'endroit de l'esprit italien, — l'Italie avait déjà une architecture civile.

Pontifex, dont nous avons fait pontife, signifie, au mot à mot, bâtisseur de ponts.

La plupart des monuments de l'Italie, presque tous

Les monuments étrusques, étaient des ponts, des aqueducs, des tombeaux; — les temples, jusqu'au XVe siècle, n'ont tenu que le second rang en Italie. — La plus grande dépense de Pise ne fut faite ni pour son baptistère, ni pour son dôme, — elle fut faite pour son Campo-Santo, — c'est-à-dire pour son cimetière.

Les citoyens étaient mieux logés dans leurs tombeaux que Dieu dans son église.

Quand Galéas Sforza voulut fermer les voûtes de son dôme, les architectes italiens furent insuffisants, — il fallut en faire venir de Strasbourg.

Autre chose à remarquer dans la formation des sociétés italiennes : c'est que l'individualité y est plus puissante que chez aucun autre peuple. L'Italien, qui ne se donne pas à Dieu sans conditions, se donne encore bien moins à l'homme. Pendant trois siècles, l'Italie présente l'image de la féodalité; mais jamais elle n'est la féodalité même. Elle a des châteaux

forts, de puissants coursiers, de magnifiques armures; mais elle n'a pas, comme la France, l'inféodation de l'homme à l'homme. L'héroïsme italien vise plus haut, il se dévoue à une idée, et, une fois qu'il s'est dévoué à cette idée, il meurt pour elle, et meurt admirablement.

Qu'était-ce que Henri IV, auquel se dévouèrent les gibelins? Une idée.

Qu'était-ce que Grégoire VII, auquel se dévouèrent les guelfes? Une idée.

Seulement, nous l'avons dit, l'une représentait l'aristocratie, l'autre la démocratie.

Le génie italien est passionné mais sévère. Il n'admet pas, comme notre génie à nous, l'aventureuse recherche de périls inutiles; — son poëme chevaleresque est, comme celui de Cervantès, une satire de la chevalerie. — Il y a bien aussi Torquato Tasso, génie mélancolique; — mais Torquato Tasso passa pour fou, et demandez aux Italiens lequel ils pré-

fèrent de *Roland furieux* ou de *la Jérusalem délivrée*, neuf sur dix vous répondront : *Roland furieux*.

Même remarque à faire pour l'architecture et pour la peinture. Peu de paysages, comme il y a peu de poésie descriptive. Partout, même à la campagne, le monde artificiel de la ville, tant la vieille cité étrusque ou romaine vit encore dans l'Italie moderne. Les murailles élevées autour de lui par la nature, les limites tracées autour de lui par des fleuves innavigables, ne suffisent pas encore à l'Italien du centre. S'il quitte son palais de marbre, ce n'est point pour aller chercher l'ombre des arbres, les tapis de mousse, le murmure d'un ruisseau libre dans son cours : c'est pour troquer ce palais de marbre contre des villas et des jardins de pierre, aux eaux encaissées dans des bassins carrés. Voyez, aux deux bouts de l'Italie, l'Isola-Bella et la villa d'Este, c'est un texte du caractère cyclopéen qui se retrouve, non-seulement dans les murs de Volterra, mais dans les

sombres masses du palais Strozzi et du palais Pitti; et si, passant de l'architecture à la peinture, vous cherchez bien, vous trouverez la ligne roide de l'art étrusque dans Giotto, dans Raphaël et jusque dans Michel-Ange. Dans l'école florentine, et, par conséquent, dans l'école romaine, la figure de l'homme affecte presque toujours la sévérité, même la sécheresse architecturale, et la chose se comprend dans des contrées où la charrue est encore la même que celle décrite par Virgile, où les bestiaux, comme du temps où le poëte de Mantoue regardait les grands bœufs ruminants, sont encore nourris, non pas d'herbe, mais de feuillage, et renfermés dans des parcs, de peur qu'ils ne blessent la vigne et les oliviers.

Au nord seulement, le colon vénitien et la grâce lombarde consentent à humaniser l'homme.

Tout est savant et mathématique en Italie. Avant qu'il obtienne son droit de bourgeoisie, un mot est

débattu pendant des années à l'académie de la Crusca; — bien autrement pédante et roide que la nôtre, sa littérature moderne manque du langage familier, parce que les savants n'ont point permis à beaucoup de mots d'entrer dans la langue. On dit encore aujourd'hui, — *tirer à pierre*, — *tirare a scalia*, — au lieu de *tirer à mitraille*.

C'est surtout dans la tactique militaire que cet esprit systématique est visible. Entre les mains des condottieri italiens, la guerre est devenue une science dont Montecuculli a posé les principes. En Italie, les peintres et les architectes sont naturellement des ingénieurs civils et militaires. Léonard de Vinci invente des machines d'irrigation et de dynamique; Michel-Ange s'enferme dans Florence, et la défend contre les Espagnols. Les deux plus grands capitaines du monde, dans l'antiquité et dans les temps modernes, appartiennent à l'Italie:

César et Napoléon.

On dit, pour s'expliquer les malheurs et la chute de l'Italie : l'Italie a changé. — Ceci, c'est pour les uns une erreur, — il y a des hommes naïfs même dans la calomnie; — c'est pour les autres un mensonge. Nul pays, au contraire, n'a moins changé que l'Italie; chaque province y est restée fidèle à son antique génie. Nous avons déjà dit que Florence était restée étrusque; Naples est toujours grecque; les Napolitains sont toujours bruyants, toujours parleurs, toujours musiciens. Ils n'ont pas oublié que, du temps de Néron, il y avait des combats de musique à Naples. L'improvisateur du Môle fait toujours foule, qu'il se nomme Stau ou Sgrinei;—les *filosofi* de Venise sont les *litterati* en plein vent de l'antiquité; les anneaux et les colliers des femmes de Rome sont les anneaux et les colliers retrouvés à Pompéi, et l'aiguille d'or qu'elles portent dans les cheveux est la même dont Fulvie a percé la langue de Cicéron, et Poppée, crevé les yeux d'Octave.

Et Rome, dira-t-on qu'elle a changé? Dira-t-on que son peuple grave et rêveur, qui semble, drapé dans ses lambeaux, être descendu de la spirale Trajane, ne soit pas le *civis romanus?* Où avez-vous vu le Romain faire œuvre, service? Non, sa femme elle-même se refuserait à recoudre les déchirures de son manteau. Il discute sur le forum, il juge au Champ de Mars. — Qui répare les routes? L'homme des Abruzzes. Qui porte les fardeaux? Les Bergamasques; comme autrefois, le Romain mendie, mais mendie, pour ainsi dire, en maître. Dites qu'il est resté féroce, — soit, — mais ne dites pas qu'il est devenu faible. — Dans aucun pays le couteau ne tient moins à la gaîne qu'à Rome.

Le cri de fête du Romain était : « Les chrétiens aux lions! » Son cri de carnaval est aujourd'hui : « Mort au seigneur abbé! Mort à la belle princesse! »

Finissons-en donc, une fois pour toutes, avec ces ridicules déclamations sur la mollesse italienne. Nous

l'avons déjà dit ; l'Italien ne s'inféode pas aux hommes, mais aux idées.

Prenons le plus calomnié de tous les peuples italiens, sous ce rapport, — prenons le Napolitain ; — il fuit avec Ferdinand, il fuit avec Murat, il fuit avec François, et François dit à son fils qui vient de mourir, et qui était un grand changeur d'uniformes : « *Vestite di bianco, vestite di rosso, fuggirono sempre.* — Vêtus de blanc, vêtus de rouge, ils fuiront toujours. »

Oui, ils fuiront toujours, s'ils suivent Ferdinand à Rome, s'ils suivent Murat à Tolentino, s'ils suivent François aux Abruzzes ; — ils fuiront, parce que c'est un homme qu'ils suivent, parce qu'ils ne savent pas pourquoi ils suivent cet homme, parce que cet homme ne leur représente pas une idée, ou, s'il leur en représente une, il leur en représente une contraire et antipathique.

Mais, lorsque les Napolitains se battent pour leur idée, voyez comment ils se battent.

Championnet est trois jours sans entrer à Naples. Qui défend Naples? Les lazzaroni. Quelles sont les armes des défenseurs de Naples? Des pierres et des bâtons.

Et quand Championnet a été forcé de se retirer devant une armée de Calabrais, conduite par un cardinal, quand le salaire du bourreau ne se paye plus à la tête, mais au mois, tant il tombe de têtes, — voyez comme on meurt à Naples.

C'est Carracciolo qui commence, — l'amiral octogénaire, le héros en cheveux blancs. — Il se promène sur le pont de sa *Minerve*, en attendant le jugement de Nelson, et, tout en se promenant, démontre à un jeune officier la supériorité de la construction des bâtiments anglais sur les bâtiments napolitains.

Au milieu de la démonstration, on l'interrompt pour lui lire son jugement. Ce jugement le condamne à être pendu, vous comprenez bien, ce n'est pas seulement la mort, c'est une mort infamante. —

Il écoute la lecture d'un visage serein, et, sans la moindre altération de voix, se retournant vers le jeune homme :

— Je disais donc, continue-t-il, que la grande supériorité des bâtiments anglais sur les nôtres tient à ce qu'ils portent sur l'eau beaucoup moins de bois et plus de toile.

Dix minutes après, son corps se balançait à une vergue, comme celui du dernier pirate d'Alger ou de Tunis.

Une junte royale fut établie et demeura en permanence.

Elle était chargée d'absoudre ou de condamner à mort.

L'arrêt rendu était exécuté le jour même.

Elle siégeait à un deuxième étage et était présidée par un misérable nommé Speziale.

Nicolo Palemba comparaît devant lui.

— Nomme tes complices, lui dit Speziale, ou je t'envoie à la mort.

— A la mort, répondit Nicolo Palemba, j'irai bien sans toi.

Et, échappant à ses deux gendarmes, il s'élance par une fenêtre, ouverte à cause de la chaleur, et se brise la tête sur le pavé.

— Quelle était ta profession sous le roi Ferdinand? demande Speziale à Cirillo.

— Médecin, lui répondit celui-ci.

— Sous la République, qu'es-tu devenu ?

— Représentant du peuple.

— Et devant moi, maintenant, qu'es-tu?

— Devant toi, lâche, — un héros.

Cirillo et Pagano, condamnés à être pendus, sont conduits à la même potence. Au pied du gibet, ils se disputent à qui mourra le premier; comme aucun d'eux ne veut céder son tour à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cirillo, met la courte paille entre ses dents et monte à l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front.

Il va sans dire que Cirillo y monte à son tour, et meurt non moins héroïquement que Pagano.

Hector Caraffa est condamné à avoir la tête tranchée; il arrive sur l'échafaud; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, répond-il, je désire être guillotiné à l'envers, pour voir tomber le fer de la guillotine.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Eleonora Pimentele, — une femme admirable, — coupable d'avoir, pendant la République, rédigé le *Moniteur Parthénopéen*, est condamnée à être pendue. Par un obscène raffinement de cruauté, sa potence, à elle, est du double de la hauteur des autres.

Au pied du gibet, espérant qu'elle va demander sa grâce, Speziale lui dit :

— Exprime un désir, et j'ai l'ordre de t'accorder ce que tu demanderas.

— Alors, répond-elle, fais-moi donner un caleçon.

J'allais dire : Une Spartiate du temps de Léonidas, une Romaine du temps de Cincinnatus, n'eussent pas répondu mieux; — j'oubliais que la pudeur est une vertu chrétienne.

N'est-ce pas, martyrs, que vous avez tressailli dans vos tombeaux, en entendant le canon de la France?

***

Et maintenant, revenons à Florence, où nous avons donné rendez-vous à nos lecteurs.

ALEX. DUMAS.

UNE NUIT A FLORENCE

SOUS ALEXANDRE DE MÉDICIS

I

SUR LA PLACE DE SANTA-CROCE

Si les ballons eussent été inventés pendant la troisième année du pontificat d'Alexandre Farnèse, inscrit, dans la chronologie des souverains pontifes, entre Clément VII et Jules III, sous le nom de Paul, et que notre lecteur, vers onze heures du soir, se fût élevé avec nous au-dessus de la ville de Florence,

voici ce qu'il eût pu voir pendant la nuit du 2 au 3 janvier 1537 :

D'abord, une masse sombre, éclairée en deux ou trois endroits seulement, s'étendant de Santa-Maria della Pace à la porte San-Gallo, et della Zecca au boulevard della Serpe.

Au milieu de cette masse, séparée en deux parties inégales par un large ruban de moire argentée qui n'était autre que l'Arno, il eût distingué, comme deux léviathans nageant l'un près de l'autre parmi des vagues de maisons, les deux plus gigantesques monuments de Florence, sortis tous deux des mains d'Arnolfo Dihapo : la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs et le palais de la Seigneurie, aujourd'hui connu sous le nom du Palais-Vieux.

Près de la place della Santa-Trinità, au coin de la via de Legnaoli et de la via de Cipolle, semblable à un immense tombeau et plongé dans la plus profonde obscurité, il eût, à sa massive architecture, reconnu

le palais Strozzi, avec ses anneaux de fer, ses bras de fer, ses portes de fer.

Les trois points éclairés étaient :

D'abord, la place du Dôme, où les soldats du duc Alexandre, mélange de sbires de tous les pays, et particulièrement espagnols et allemands, mangeaient joyeusement, aux portes des cafés, comme c'est l'habitude à Florence, l'argent d'une gratification qui leur avait été distribuée le jour même, au nom du duc Alexandre, par leur chef Alexandre Vitelli, dont le père, Paul Vitelli, avait, deux ans auparavant, été tué dans une émeute populaire; et, tout en buvant et chantant, insultaient les rares habitants attardés que leurs affaires ou leurs plaisirs, — leurs affaires plutôt, car les plaisirs étaient rares à cette époque, — forçaient de traverser, dans un sens ou dans un autre, la place de Sainte-Marie des Fleurs.

Puis la petite rue del Garofano, près de Santa-Maria-Novella, où le cardinal Cibo donnait une sérénade à

Laura di Feltro, courtisane fort en renom à cette époque, et qu'il avait à prix d'or enlevée à Francesco Pazzi; — générosité qui, du reste, n'altérait aucunement sa fortune particulière, cet or venant, disait-on, du duc Alexandre, auquel, en l'absence de son mari, le complaisant cardinal avait livré sa belle-sœur, la marquise Cibo.

Enfin le troisième point lumineux au milieu de la masse sombre était la porte San-Ambrosio, où quelques bandits brûlaient et pillaient la maison de Ruccellai, un des plus illustres bannis de l'époque.

Partout ailleurs régnaient le silence et l'obscurité.

Cependant, si, durant un de ces courts instants où la lune glissait entre deux nuages, les regards de notre observateur aérien se fussent abaissés vers la piazza de Santa-Croce, il eût, à la lueur d'un des rayons fugitifs de l'astre à la face pâle, reconnu d'abord le couvent, vaste parallélogramme s'ouvrant sur la place.

Puis, au coin de la rue del Diluvio, un puits avec une de ces magnifiques armatures en fer qui, à cette époque, faisaient souvent des objets les plus vulgaires une œuvre d'art. Ce puits, en effet, était un caprice d'un riche citoyen de Florence, nommé Seggio Caporano, qui l'avait fait creuser devant sa maison, dans un double but d'ornementation et d'utilité.

Enfin, au sommet d'un grand mur à créneaux s'étendant de la via dei Cocchi à la via Torta, un homme assis les jambes pendantes, ayant une échelle de corde à sa portée, et perdu dans l'ombre des grands arbres verts qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la muraille.

La seule lumière qu'il eût remarquée sur toute la place, était la lampe brûlant devant la niche d'une madone située à l'angle du couvent donnant sur la via del Pepe.

Minuit sonna lentement à l'horloge du Palais-Vieux.

L'homme assis sur le haut de la muraille venait de

compter les vibrations retentissantes du timbre avec une attention qui prouvait le peu de distraction qu'il prenait à sa faction sans doute forcée, lorsqu'un autre homme, faisant retentir les dalles sous les talons ferrés de ses bottes et le froissement de ses éperons, déboucha par la rue del Diluvio et s'avança vers la porte du couvent.

Il allait frapper à cette porte, lorsque le factionnaire placé au sommet de la muraille, et qui l'avait suivi des yeux avec une grande attention, mais qui probablement ne l'avait reconnu qu'à sa décision bien arrêtée d'entrer dans le couvent, fit entendre un sifflement modulé de telle façon, qu'il n'y avait point à douter que ce sifflement ne fût un appel.

En effet, l'homme se retourna, et le sifflement s'étant fait entendre une seconde fois avec les mêmes modulations, il laissa retomber le marteau sans bruit et s'avança vers le point où l'appel s'était fait entendre.

Mais la lune, sortie un instant des nuages, y était

rentrée, et ce fut au toucher de l'échelle de corde plutôt qu'à la vue de son compagnon qu'il s'orienta et reconnut celui à qui il avait affaire.

Alors, à voix basse, et rapprochant ses deux mains de sa bouche :

— Est-ce toi, le Hongrois? demanda-t-il.

— Moi-même, répondit celui qu'il interrogeait.

— Et par quel hasard es-tu perché comme un hibou au haut de ce mur, au lieu d'être avec le duc au couvent de Santa-Croce?

— Le duc n'est point au couvent de Santa-Croce, répondit celui qui avait été désigné sous le nom du Hongrois; il est chez la marquise Cibo.

— Et par quel hasard chez la marquise, au lieu d'être au couvent? demanda le dernier venu.

— Attends un peu que je te raconte les affaires de monseigneur du haut en bas d'un mur de quinze pieds... Monte ici, et tu sauras ce que tu désires savoir.

L'invitation était à peine faite, que celui auquel elle s'adressait s'accrochait à l'échelle de corde, et, avec une agilité indiquant l'habitude qu'il avait de ces exercices, arrivait à la hauteur du Hongrois.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il.

— La chose du monde la plus simple. La mort d'une religieuse avait mis toute la communauté en révolution. Fra Leonardo était là, de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant monseigneur de l'honneur qu'il avait eu l'intention de lui faire, l'a prié de repasser un autre jour, ou plutôt une autre nuit...

— Et Son Altesse s'est contentée de cela?

— Son Altesse voulait faire jeter à la porte et la morte et le moine qui la veillait; mais, en bon catholique que je suis, je lui ai glissé à l'oreille que mieux valait laisser les religieuses tranquilles et aller faire une surprise à la belle marquise Cibo. « Tiens! a-t-il répondu, c'est vrai; je l'avais oubliée, cette pauvre

marquise... » Et comme il n'y avait que la place à traverser, il a traversé la place.

— Mais le duc ne s'est pas amusé à monter par ton échelle?

— Non, par ma foi! Le marquis est absent, et il est entré bravement par la porte. C'est Lorenzino, qui aime mieux deux sûretés qu'une, qui m'a posté ici en cas d'accident.

— Je le reconnais bien là, notre mignon... toujours prudent!

— Chut, Jacopo! dit le Hongrois.

En effet, on entendait un bruit de pas venant du côté de la rue des Malcontents.

Non-seulement Jacopo se tut, mais encore il remit son masque.

Ce bruit était causé par deux hommes enveloppés de grands manteaux, qui bientôt apparurent au coin du couvent, passèrent sans s'arrêter devant les rues del Pepe et della Fogna, et coupèrent diago-

nalement la place pour entrer dans la rue Torta.

— Sonne avec précaution, dit un des deux hommes à l'autre, afin que les voisins ne nous entendent pas.

— Inutile, dit celui à qui on faisait cette recommandation, j'ai la clef.

— Alors tout va bien, dit le premier qui avait parlé.

Et tous deux, sans voir ni Jacopo ni le Hongrois, entrèrent dans la rue Torta, où ils disparurent.

— Hein ! dit le Hongrois, que veut dire cela?

— Cela veut dire, répondit Jacopo, que voilà deux honnêtes bourgeois qui rentrent chez eux, et que l'un des deux, homme de précaution, a la clef *della casa*.

— Oui, mais la *casa*, quelle est-elle? Descends et regarde un peu où ils entrent. J'ai un soupçon.

— Lequel?

— Descends vite, te dis-je, et regarde.

Jacopo se laissa glisser le long de l'échelle, dis-

parut dans la rue Torta, et un instant après revint tout effaré.

— Eh! le Hongrois!... cria-t-il à voix basse.

— Eh bien?

— Tu ne t'étais pas trompé.

— Comment cela?...

— Ils sont rentrés par la première porte à gauche.

— Au palais Cibo, alors?

— Justement, au palais Cibo...

— *Der Teufel!* murmura le Hongrois

— Le duc est-il seul? demanda Jacopo.

— Eh non! il est avec son damné cousin, je te l'ai déjà dit.

— Eh! je t'ai renouvelé la question parce que être avec lui ou seul, c'est tout un.

— Tu te trompes... c'est bien pis.

— Si tu courais le prévenir?

— Oui, et que je le dérange inutilement, n'est-ce pas?... Je serais le bienvenu...

— Est-il armé?

— Il a sa cotte de mailles et son épée.

— Bon, alors! Le duc a l'habitude de dire qu'avec sa cotte de mailles et son épée il vaut quatre hommes, et, si j'ai bien vu, ils ne sont que deux?

— Deux seulement.

— Monte ici, que je te dise une chose.

Jacopo reprit sa place auprès du Hongrois.

— Laquelle? demanda-t-il.

Le Hongrois regarda autour de lui et écouta avec la plus grande attention avant de lui répondre.

Puis, à voix si basse, que c'est à peine si Jacopo l'entendit:

— Eh! si c'était lui qui l'eût dénoncé? murmura-t-il.

— Lorenzino? s'écria Jacopo.

— Veux-tu te taire, double brute!

— Oh! mais c'est qu'aussi tu dis des choses...

— Prenons que je n'aie rien dit.

— Non, au contraire... prenons que tu aies parlé, mais seulement explique-moi tes paroles.

— Eh bien !...

Le Hongrois s'interrompit, tendant le cou dans la direction de la maison où venaient de rentrer les deux promeneurs de nuit.

Sa pantomime était si expressive, que son compagnon ne songea point à lui demander la suite de sa phrase et tendit le cou comme lui.

— Alerte ! alerte ! cria tout à coup le Hongrois.

— Quoi ? qu'y a-t-il ?...

— On se bat, on se bat...

— Oui... j'entends le froissement du fer ..

— On attaque monseigneur... Toi, Jacopo, par la porte de la rue Torta... tu trouveras une pince au bas de l'échelle... Moi par ici... Tenez ferme, monseigneur, tenez ferme... me voilà !...

Et tandis que Jacopo descendait et, armé de la pince, s'élançait dans la rue Torta, le Hongrois,

tirant son épée hors du fourreau, disparaissait dans le jardin.

Presque au même instant un homme masqué apparaissait au sommet du mur, donnait, rasé contre les cheneaux, le temps au Hongrois de s'éloigner à portée de vue, descendait alors rapidement l'échelle, courait au puits de Seggio Caporano, tirait de son manteau une cotte de mailles qu'il jetait dans le puits, et revenait au pied du mur, où il écoutait avec anxiété.

Au bout de quelques secondes, un cri comme en pousse un homme frappé à mort se fit entendre... puis le froissement des épées cessa, et tout rentra dans le silence.

— L'un des deux est mort, dit l'homme masqué; mais lequel?...

Le doute ne fut pas long, car à peine avait-il prononcé le dernier mot, que la tête, puis les épaules, puis le torse d'un homme apparurent de l'autre côté

de la muraille. Cet homme tenait son épée entre ses dents. En voyant son compagnon qui attendait sur la place, au pied de l'échelle, il s'arrêta, tira son épée de ses dents, la secoua pour en faire tomber le sang, puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

Pardieu ! dit-il d'une voix si calme, que l'on n'eût pas dit que cet homme venait de courir danger de mort, tu es un fameux compagnon, Lorenzino !... Deux hommes nous attaquent, et il faut non-seulement que je fasse ma besogne, mais encore la tienne !...

— Oh ! monseigneur, je croyais que c'était chose convenue une fois pour toutes entre nous, répondi Lorenzino, que j'étais le compagnon de vos fêtes, de vos plaisirs, de vos amours; mais de vos combats, non... de vos embuscades, non... de vos coups d'épée, non, non !... Que voulez-vous ! il faut me prendre comme je suis ou me laisser à d'autres...

— Poltron ! fit le duc en enjambant la muraille e en commençant de descendre à l'échelle.

— Oui, poltron, répondit Lorenzino, poltron tant que vous voudrez... J'ai du moins sur mes pareils l'avantage de ne point cacher ma poltronnerie, moi. D'ailleurs, ajouta le jeune homme en riant, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre pour me donner du courage?

Le duc porta vivement ses deux mains à sa poitrine, et son sourcil roux se fronça.

— Tu m'y fais songer, dit-il; je l'ai laissée dans la chambre de la marquise.

Et, en disant ces paroles, il fit un mouvement pour remonter à l'échelle; mais Lorenzino l'arrêta par le pan de son manteau.

— En vérité, dit-il, il faut que Votre Altesse ait le diable au corps!... Comment! pour une misérable cotte de mailles, vous allez vous exposer?...

— Elle en vaut la peine, dit le duc, cédant cependant à Lorenzino et descendant l'échelon qu'il avait déjà monté; jamais je n'en trouverai une qui m'em-

botte comme celle-là; elle s'était tellement assouplie à mon corps, que je ne la sentais pas plus qu'un pourpoint de soie ou de zibeline.

— La marquise vous la renverra ou vous la rapportera elle-même. Savez-vous qu'elle sera très-belle, la marquise, avec ses habits de deuil?... Lequel des deux avez-vous tué? J'espère bien que c'est le marquis...

— Je crois que je les ai tués tous les deux.

— Le second aussi?

Le duc regarda son épée rouge de sang jusqu'au milieu de la lame.

— Ou il faut, continua-t-il, qu'il ait l'âme chevillée dans le corps. Mais attends... voilà le Hongrois qui va nous donner des nouvelles.

En effet, le Hongrois apparaissait à son tour à la crête du mur.

— Eh bien? lui demanda le duc.

— Eh bien, monseigneur, l'un est mort et l'autre

ne vaut guère mieux... Votre Altesse veut-elle que je l'achève?

— Non pas... Leur silence en nous attaquant m'inspire quelques soupçons; je suis sûr que l'un est le marquis Cibo, mais je crois avoir reconnu l'autre pour Selvaggio Aldobrandini, qui est exilé de Florence par arrêt. Si c'était lui, ce retour ne serait plus un accident, mais pourrait bien être une conspiration. Tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras de ma part l'ordre d'arrêter le blessé.

— Maintenant, monseigneur, dit Lorenzino, m'est avis que nous pourrions regagner la via Larga. Un homme tué, un autre blessé dans la même nuit... il me semble que c'est suffisant.

— D'autant plus, dit le duc, que nous n'avons rien de bon à faire ici.

Et le duc s'apprêta à prendre la rue del Diluvio pour gagner la place de Santa-Maria-Novella; mais le second sbire, qui venait de le rejoindre, l'arrêta.

— Point de ce côté, monseigneur, dit-il; j'entends le pas de plusieurs hommes.

— Et moi aussi, dit le Hongrois.

Et il entraîna le duc vers la rue dei Cocchi.

— Oh! oh! dit le duc, est-ce que, toi aussi, tu as peur, le Hongrois?

— Quelquefois, répondit le sbire. Et vous, monseigneur?

— Moi jamais, répondit le duc Alexandre. Et toi, Lorenzino?

— Moi toujours, répondit celui-ci.

Et les quatre hommes, le duc Alexandre en tête, s'enfoncèrent dans la ruelle sombre qui conduisait à la place du Grand-Duc.

II

LE SBIRE MICHELE TAVOLACCINO

Les deux acolytes du duc Alexandre ne s'étaient point trompés : trois hommes s'approchaient en effet de la place de Santa-Croce ; seulement, ce n'était point par la rue del Diluvio, mais par celle della Fogna, qui lui était parallèle.

Sans doute, ces trois hommes, enveloppés tous trois de larges manteaux, avaient des motifs pour ne pas être reconnus ; car l'un d'eux allongea la tête à l'angle de la rue, examina attentivement la place, et ne se hasarda d'y entrer que lorsqu'il se fut assuré qu'elle était déserte.

C'était le plus âgé des trois ; il marchait en tête des

deux autres, qui paraissaient des hommes d'une condition secondaire.

Aussi fut-ce avec un ton de supériorité bien marqué qu'il demanda, en interrogeant l'homme qui le suivait de plus près :

— Il me semble, Michele, qu'il y avait du monde sur cette place ?

— Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, Excellence, répondit celui auquel il s'adressait ; minuit sonnait seulement lorsque nous entrions par la porte San-Gallo. D'ailleurs, ce bruit venait peut-être de ceux à qui Votre Excellence avait donné rendez-vous.

— Oui, cela est possible, répondit le vieillard. Fais le tour par la via Torta, et reviens par celle dei Cocchi, et regarde en passant si tu vois quelque lumière dans le palais Cibo. Je t'attendrai caché dans l'ombre de ce mur.

Celui à qui cet ordre était donné s'éloigna avec le silence et la rapidité d'un homme habitué à l'obéis-

de femme passa par l'encadrement, prononça à voix basse quelques paroles auxquelles une réponse fut faite à voix basse aussi; puis, un instant après, la porte s'ouvrit avec les mêmes précautions que s'était ouverte la fenêtre. Le jeune homme s'élança rapidement dans la petite maison, dont la porte se referma sur lui.

Le vieillard avait suivi des yeux cette petite scène amoureuse et était resté les yeux machinalement fixés sur la porte, lorsqu'une voix qui murmurait son nom à son oreille le fit tressaillir.

Il se retourna vivement : celui qui venait de le tirer de sa préoccupation était ce même Michele qu'il avait envoyé à la découverte.

— Tu est resté bien longtemps, lui dit-il; rapportes-tu quelque nouvelle, au moins?

— Une seule, mais terrible!

— Parle! tu sais qu'on peut tout me dire, à moi.

— En rentrant chez lui avec Selvaggio Aldobran-

dini, le marquis Cibo y a surpris le duc Alexandre. Le duc a tué le marquis et blessé grièvement Selvaggio.

— De qui tiens-tu ces détails? demanda le vieillard.

— Un peu au-dessus de la porte du marquis, je vis un homme qui se traînait lentement en s'appuyant à la muraille; je m'approchai de lui; alors, il se laissa tomber sur une borne en disant : « Si vous êtes un ennemi, achevez-moi; si vous êtes un ami, aidez-moi. Je suis Selvaggio Aldobrandini. »

— Et toi?

— Je lui dis alors qui j'étais et à qui j'appartenais, lui offrant de l'aider. Il me demanda mon bras pour le conduire chez messire Bernardo Corsini : ce qui fut vite fait, messire Bernardo Corsini demeurant via del Palaggio. A la porte, il m'a renvoyé près de vous pour vous dire de fuir.

— Et pourquoi fuir? demanda le vieillard.

— Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui,

obligé qu'il est lui-même d'aller demander un asile à un autre.

— C'est bien, Michele. Il y a à Florence, sans me compter, trente-neuf Strozzi, c'est trente-neuf portes qui me sont ouvertes; et fussé-je forcé de me retirer dans mon propre palais, il est assez fort pour qu'on puisse y soutenir un siége contre toutes les troupes du duc Alexandre.

— Plus la maison sera humble, monseigneur, plus vous y serez en sûreté. Songez que vous vous appelez Philippe Strozzi et que votre tête vaut dix mille florins d'or!

— Tu as raison, Michele.

— Ainsi Votre Excellence reste?

— Oui; mais, toi qui n'a pas les mêmes raisons que moi pour rester, tu peux partir. Le factionnaire qui nous a laissés passer à la porte San-Gallo ne doit pas encore être relevé : ainsi la retraite t'est facile. Va donc, Michele, je te délie de ta parole.

Mais celui auquel s'adressait Philippe Strozzi secoua la tête d'un air sombre.

— Monseigneur, dit-il, je croyais que Votre Excellence me connaissait mieux. Si vous avez des raisons pour rester à Florence, j'en ai aussi, moi, pour ne pas la quitter. Il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse.

Puis, d'une voix sourde et comme se parlant à lui-même :

— D'ailleurs, si je voulais fuir, ajouta-t-il en étendant la main vers Santa-Croce, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en me criant que je suis un lâche. Merci donc de votre offre, monseigneur; mais, si vous étiez parti, je vous eusse demandé, moi, la permission de rester.

Philippe Strozzi, qu'il eût entendu ou non Michele, ne répondit pas; il paraissait plongé dans une profonde méditation.

En effet, la position était précaire. Philippe Strozzi,

après avoir accepté la nomination du duc Alexandre sans lui faire opposition, s'était plus tard, quand il avait mieux connu le protégé de Clément VII et le gendre de Charles-Quint, éloigné de lui. Puis, dans l'exil, il s'était trouvé naturellement, par ses richesses immenses et par sa haute position, le chef des bannis. Il avait des engagements pris avec le parti républicain, et c'était pour remplir ses engagements, en soulevant tout ce qui restait de Guelfes à Florence, qu'il était rentré dans la ville avec le marquis Cibo et Selvaggio Aldobrandini, qui tous deux s'en étaient bannis volontairement.

On a vu comment venaient de se fermer pour lui les deux maisons dans lesquelles il comptait trouver un asile.

Maintenant, où allait-il aller? Un chef de parti ne s'appartient pas à lui seul. Strozzi aux mains du duc Alexandre, les républicains étaient décapités, car Strozzi était non-seulement le bras, mais la tête.

Il en était au plus profond de ses réflexions, quand la porte du couvent de Santa-Croce s'ouvrit et donna passage à un moine de l'ordre de Saint-Dominique qui, regagnant son couvent de Saint-Marc, traversa la place et vint droit à la via Torta, à l'angle de laquelle se tenaient Philippe Strozzi et Michele del Tavolaccino.

Au bruit de la porte du couvent et des pas du moine, Philippe Strozzi releva la tête.

— Quel est ce moine ? demanda-t-il à Michele.

— Un dominicain, Excellence.

— Il faut que je lui parle.

— Et moi aussi.

En effet, pareil à une statue de pierre, Strozzi se détacha de la muraille et s'avança vers le moine, qui, voyant un homme venir à lui, s'arrêta.

— Pardon, mon père, lui dit Philippe; mais, si je ne me trompe, vous êtes du couvent de Saint-Marc?

— Oui, mon fils, répondit le moine.

— Vous avez connu Savonarole?

— Je suis son disciple.

— Et son souvenir vous est cher?

— Je le vénère à l'égal des saints martyrs.

— Mon père, je suis proscrit : l'asile sur lequel je comptais m'est fermé ; ma tête vaut dix mille florins d'or. Je me nomme Philippe Strozzi. Mon père, au nom de Savonarole, je vous demande l'hospitalité.

— Je n'ai que ma cellule, — c'est celle d'un pauvre moine, — mon frère, elle est à vous.

— Mon père, songez-y, je vous amène la proscription sûrement, la mort peut-être.

— Elles seront les bienvenues, venant avec le devoir.

— Ainsi donc, mon père...

— Je vous l'ai dit, ma cellule est à vous. Je vous y précède et vous y attends.

— Cette nuit même, j'irai frapper à la porte du couvent.

— Vous demanderez fra Leonardo.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Fra Leonardo allait continuer sa route, lorsque Michele l'arrêta à son tour :

— Excusez-moi, mon père, lui dit-il.

— Que voulez-vous, mon fils? lui demanda le moine.

Michele hésita, passa la main sur son front couvert de sueur, puis enfin, faisant un effort :

— Au nombre des religieuses qui habitent ce couvent, dit-il, n'en est-il pas une qui s'appelle...?

Et il s'arrêta, hésitant de nouveau.

— Avez-vous oublié son nom ? demanda le moine.

Michele sourit tristement.

— J'oublierais plutôt le mien, dit-il. — Qui s'appelle Nella?

— Qu'étiez-vous à la pauvre enfant, mon fils? demanda le moine. Étiez-vous son parent, son ami, ou n'étiez-vous pour elle qu'un étranger?

— J'étais...

Michele rassembla tout son courage.

— J'étais son frère, dit-il.

— Alors, mon fils, répliqua le moine avec une solennité pleine de douceur, priez pour votre sœur, qui est au ciel...

— Morte!... s'écria Michele d'une voix étranglée.

— Ce matin, acheva le moine.

Michele baissa la tête, comme si le coup eût été trop lourd pour être supporté; mais, au bout d'un instant, relevant la tête :

— Seigneur, Seigneur, dit-il, vous êtes grand et miséricordieux; après l'agitation de la terre, la tranquillité d'en haut; après la douleur d'un jour la béatitude infinie. — Pourrais-je voir Nella, mon père?

— On transporte cette nuit son corps au couvent de la Santissima Annunziata, où elle a demandé à être enterrée. Vous pourrez la voir au moment où elle sortira du couvent.

— Et croyez-vous qu'elle sorte bientôt?

- Tenez, la voilà.

— Merci.

Michele prit la main du moine et la baisa. Celui-ci jeta un dernier regard à Strozzi, lui fit un signe de la main comme pour lui dire qu'il l'attendait, et s'éloigna par la via Torta.

En effet, comme l'avait dit fra Leonardo, les portes du couvent de Santa-Croce s'ouvraient à deux battants et une longue file de pénitents portant des torches apparaissait sous les voûtes. Quatre d'entre eux, marchant entre les deux files sinistres et lumineuses, soutenaient sur leurs épaules le corps d'une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, couchée sur un catafalque tout semé de fleurs; son front était couronné de roses blanches, et son visage découvert indiquait, malgré sa pâleur, qu'elle avait été d'une suprême beauté.

En la voyant paraître, Michele poussa un gémissement si profond et si douloureux, que le cortége s'arrêta.

— Frères, dit Michele, une prière?

Il se fit un silence qui indiquait à la fois l'intérêt et l'étonnement.

Michele reprit.

— Déposez un instant ici le corps de cette jeune fille. — O mes frères! il renferme le seul cœur qui m'ait jamais aimé dans ce monde; et je voudrais, maintenant qu'il a cessé de battre, le remercier une dernière fois de son amour.

Les pénitents déposèrent le cercueil à la porte du couvent et s'écartèrent pour laisser Michele s'approcher de lui.

Celui-ci s'avança au milieu du cercle formé par les torches et s'agenouilla pieusement devant le catafalque.

Puis, s'inclinant vers la morte :

— N'est-ce pas, pauvre enfant, lui dit-il, que ton agonie a été moins douloureuse que ne l'avait été ton existence? N'est-ce pas que la mort, si redoutée des

uns, n'est pour les autres qu'une pâle et froide amie, qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère et qui nous couche doucement dans ce lit éternel qu'on nomme le tombeau? N'est-ce pas qu'au lieu de te pleurer, je fais bien, pauvre enfant, de remercier le Seigneur, qui te rappelle à lui?... Adieu donc, Nella! adieu donc pour la dernière fois. — Je t'aimais, pauvre fille de la terre! je t'aime toujours, bel ange du ciel! — Adieu, Nella!... Vivante ou morte! j'étais revenu pour te venger. Dors tranquille; je ne te ferai pas attendre!

Alors, se courbant de plus en plus sur le cadavre, Michele déposa un baiser sur son front glacé; puis, se relevant:

— Et maintenant, merci, mes frères, dit-il; vous pouvez rendre ce beau lis à la terre d'où il est sorti. Tout est fini, et je remets le corps et l'âme entre les mains du Seigneur.

Puis, les bras croisés sur sa poitrine et la tête bais-

sée, Michele del Tavolaccino alla s'agenouiller devant la Madone.

Les pénitents rechargèrent sur leurs épaules le corps de la jeune fille, et le funèbre cortége, s'éloignant par la rue del Diluvio, laissa de nouveau la place silencieuse et obscure, sinon déserte.

En effet, trois personnes y stationnaient encore.

Philippe Strozzi, appuyé aux ornements de fer du puits de Seggio Caporano; Michele del Tavolaccino, agenouillé devant la madone, et Mattéo, qui s'était arrêté devant la porte du couvent, attiré par l'étrangeté d'un spectacle qui lui avait fait oublier un instant la mission dont son maître l'avait chargé.

III

PHILIPPE STROZZI

Cette mission, Philippe Strozzi lui-même semblait l'avoir oubliée, tant lui avait causé d'émotion la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Aussi, quand Matteo, après avoir sondé les ténèbres du regard, eut vu une forme humaine, qu'il reconnut pour celle de son maître, se dessiner sur la légère armature du puits, et qu'il s'approcha de Philippe Strozzi, ce ne fut point de sa fille qu'il lui parla d'abord; non...

— Connais-tu cette religieuse? lui demanda-t-il.

— Si je la connais?... oui, Excellence, répondit Mattéo avec un soupir; c'est la propre fille de mon compère le vieux Nicola Lapo, le cardeur de laine. Je

me rappelle qu'il y a un an ou deux le bruit courut à Florence que le duc Alexandre l'avait fait enlever de chez son père, et que, quelques jours après sa disparition, elle était entrée dans un couvent. Depuis lors, à ce que me disait tout à l'heure un des pénitents, elle n'a cessé de prier et de pleurer, et, ce matin, elle est morte comme une sainte.

— Encore une victime qui va crier vengeance contre toi au trône du Seigneur, duc Alexandre!... Dieu veuille que ce soit la dernière!

Le vieillard fit un signe de croix, secoua la tête comme pour en écarter les pensées étrangères et rentrer tout entier dans les siennes; puis, se retournant vers Mattéo, avec un accent moins sombre et le sourire presque sur les lèvres :

— Eh bien, Mattéo, dit-il, as-tu vu ma sœur?

— Oui, Excellence.

— Et que t'a-t-elle dit? Voyons, parle vite.... Ma fille est-elle en bonne santé?

— Elle l'espère, du moins....

— Comment, elle l'espère?

— Comme l'avait pensé Votre Excellence, elle n'a pas pu garder la signora Luiza près d'elle; quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

— Mais alors Luiza...?

— Est cachée sur cette place même, dans une petite maison qu'elle habite avec la vieille Assunta, et où votre sœur n'a pas osé la venir voir depuis quinze jours, de peur qu'on ne la suivît.

— Et cette petite maison...? demanda Philippe Strozzi avec un commencement d'inquiétude.

— Est située entre la via della Fogna et la via del Diluvio.

— Entre la via della Fogna et la via del Diluvio!... s'écria le vieillard se rappelant que c'était justement dans cette maison qu'un homme était entré une demi-heure auparavant. Tu te trompes, Mattéo... ce n'est point là l'adresse que ma sœur t'a donnée.

— J'en demande pardon à monseigneur... c'est bien là l'adresse donnée par la signora Capponi; et, de peur que je ne fisse erreur, elle me l'a donnée non-seulement de vive voix, mais encore par écrit.

— Et ma fille habite là seule? demanda le vieux Strozzi en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Seule avec la vieille Assunta.

— Sans autre femme qu'elle?...

— Sans autre femme.

— Oh! mon Dieu!...

Et, sentant que les jambes lui manquaient, le vieillard se cramponna aux ornements de fer du puits.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel!... qu'avez-vous, seigneur Philippe?...

Cette interrogation ramena le vieillard à lui.

— Rien, dit-il, rien, Mattéo... un étourdissement... Va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des dominicains; dans un quart d'heure, je t'y rejoins.

— Cependant, Excellence... objecta le vieux serviteur, qui comprenait que quelque chose d'extraordinaire s'agitait dans l'esprit de son maître.

— Va, Mattéo, va!... répéta Philippe avec tant de douceur et de tristesse, que Mattéo s'éloigna sans songer à résister davantage.

Alors Philippe Strozzi s'avança vers la maison d'un pas roide et silencieux comme celui d'un fantôme, résolu d'enfoncer cette porte si elle ne s'ouvrait pas; mais au moment où il étendait la main vers le marteau, la porte tournait sur ses gonds comme par enchantement, et un homme masqué apparaissait sur le seuil.

Avant que cet homme eût eu le temps de reculer, la main de Philippe Strozzi l'avait saisi au collet, et ces deux interrogations se croisaient :

— Que veux-tu? demanda l'homme masqué.

— Qui es-tu? demanda Philippe Strozzi.

— Que t'importe? répondit l'homme masqué en

faisant un effort pour s'arracher de la main de fer du vieillard.

Mais celui-ci, d'un violent effort, l'attirant dans la rue :

— Il m'importe tellement, dit-il, que je veux le savoir à l'instant même...

Et, en effet, d'un mouvement si rapide, que son adversaire ne put ni le prévoir ni s'y opposer, Philippe Strozzi lui arracha son masque.

Comme pour seconder le désir du père outragé, un rayon de lune filtra entre deux nuages et vint éclairer la place de Santa-Croce.

Le jeune homme et le vieillard purent donc se reconnaître, et en se reconnaissant ils poussèrent tous deux une exclamation de surprise.

— Philippe Strozzi ! s'écria le jeune homme.

— Lorenzino ! s'écria le vieillard.

— Philippe Strozzi ! répéta le jeune homme avec un accent de terreur qu'il n'avait pas eu le temps de com-

primer. Malheureux ! que viens-tu faire à Florence?... Ignores-tu donc que ta tête est mise à prix à dix mille florins?...

— J'y viens demander compte au duc de la liberté de Florence, à toi de l'honneur de ma fille...

— Si tu n'étais revenu que pour le dernier objet, ce serait chose facile à arranger, mon cher oncle; car l'honneur de ta fille est aussi intact que si sa mère jalouse l'avait gardée avec elle au fond de son tombeau.

— Lorenzino sort à deux heures du matin de chez ma fille, et Lorenzino dit que ma fille est encore digne de son père !... Lorenzino ment.

— Pauvre vieillard à qui l'exil et le malheur ont fait perdre la mémoire ! dit le jeune homme avec un indescriptible accent de tristesse et de raillerie. Mais as-tu donc oublié une chose, Strozzi?... C'est que tu as épousé Julia Sodarini, la sœur de ma mère; c'est que Luiza et moi étions destinés l'un à l'autre; c'est

que ta femme, lorsque la sainte créature vivait, ne faisait aucune différence entre moi et tes deux fils Pierre et Thomas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que j'aie continué à aimer Luiza et que Luiza ait continué de m'aimer, puisque notre amour était approuvé par toi-même?

Strozzi passa sa main sur son front.

— C'est vrai, murmura-t-il, j'avais oublié tout cela; mais en faisant un effort, je me rappellerai tout... tout, sois tranquille. Tiens, voilà la mémoire qui me revient... Écoute... Oui, tu es mon neveu; oui, ma femme et moi nous vous destinions l'un à l'autre; oui, nous ne faisions aucune différence entre toi et nos deux autres enfants. Eh bien, Lorenzino, le jour promis est arrivé; tu as vingt-cinq ans et Luiza en a seize. Proscrit comme je le suis, isolée comme elle l'est, il faut quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'époux. Le seul bien que ne m'aient encore enlevé ni la tyrannie ni l'exil, c'est elle;

le seul ange qui prie encore pour moi sur la terre, c'est elle... Eh bien, mon seul ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, Lorenzino, moi pauvre proscrit... Épouse ma fille, rends-la heureuse, et, quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, non-seulement je croirai que nous sommes quittes, mais encore je me dirai ton débiteur.

Lorenzino avait écouté avec une émotion visible tout ce que venait de dire le vieillard. Lorsque Philippe Strozzi lui avait offert la main de sa fille, il avait reculé d'un pas, et, tout chancelant, s'était appuyé à l'un des pilastres soutenant le balcon. Enfin, lorsque le vieillard eut achevé, il garda un instant le silence, comme si les paroles qu'il allait dire ne pouvaient franchir sa gorge, et enfin répondit d'une voix sourde :

— Tu sais bien que ce que tu me proposes là, Strozzi, était possible autrefois, sera peut-être possible dans l'avenir, mais est impossible aujourd'hui.

— Oh ! je connaissais d'avance ta réponse, Loren-

zino !... Et pourquoi n'est-ce pas possible, dis ?... Dieu me donne la patience de t'écouter, et je t'écoute...

— Voyons, comment veux-tu que moi, le favori du duc Alexandre, moi, le confident du duc Alexandre, moi, l'ami du duc Alexandre, j'aille justement épouser la fille de l'homme qui, depuis trois ans, conspire ouvertement contre lui; qui, depuis six ans bientôt qu'il est sur le trône, a essayé de le faire assassiner deux fois, et qui, banni de Florence, la tête mise à prix, y rentre ce soir pour tenter, selon toute probabilité, quelque folie du même genre?... Car j'appelle folie, comprends bien, Philippe, toute tentative de conspiration qui ne réussit pas; réussis, et ce que j'appelais folie je l'appellerai sagesse. Épouser ta fille ! épouser Luiza Strozzi !... mais il faudrait que je fusse insensé !...

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le vieillard, à quoi m'as-tu réservé?... Et cependant j'irai jusqu'au bout... Lorenzino, tu as tout à l'heure invoqué ma

mémoire, et, tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle; laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

— Strozzi, Strozzi, je te préviens que j'ai oublié bien des choses...

— Oh ! s'écria le vieillard, il y en a cependant dont tu dois te souvenir. Adolescent, ce sont les conseils que te donnait ton père; jeune homme, ce sont les promesses que tu faisais à ton pays...

— Va, Philippe, dit le jeune homme, je te répondrai tout à l'heure.

— Lorenzino, continua le vieillard, un si grand changement a-t-il pu se faire en toi, qu'il n'y ait plus rien de ce qu'il y avait? que le présent ait dissipé si vite les promesses du passé? Se peut-il que l'enthousiaste de Savonarole soit devenu le complaisant et le flatteur d'un bâtard de Médicis?...

— Va, va, répéta Lorenzino; j'enregistre chacune de tes paroles pour y répondre.

— Se peut-il, continua Philippe, que celui qui à

dix-neuf ans faisait la tragédie de *Brutus*, cinq ans après joue, à la cour de Néron, le rôle de Narcisse?...

— Ou d'Othon...

— Non, cela est impossible, n'est-ce pas?...

— Non, non, Philippe, s'écria le jeune homme avec amertume; tout cela est vrai... Mais, puisque nous en sommes à nous rappeler le passé, à mon tour... — Qui a opprimé Florence? Clément VII. Qui vous a offert deux fois, à vous autres, d'assassiner Clément VII, tout pape qu'il était, tout mon protecteur qu'il se disait? Moi... Qui a refusé en me disant : « Frappe, mais nous te laissons le crime pour ton compte? » Vous!... Quand Florence a été prise, quand Florence a été assiégée, quand Florence s'est rendue, quand il a été reconnu qu'un Médicis seul pouvait régner, qui vous a dit : « Je suis fils de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, fils de Maria Sodarini, femme d'une sagesse exemplaire et d'une prudence reconnue, et je rétablirai la répu-

blique, je le jure sur mon honneur?... Moi!... Et, sur mon honneur, je l'eusse fait. Mais non... Vous avez préféré le fils d'une Mauresque, un bâtard de la branche aînée; et quand je dis de la branche aînée, vous ne savez même pas — et sa mère ne sait pas plus que vous — de qui il est fils... de Laurent duc d'Urbin, de Clément VII ou d'un muletier. Vous l'avez préféré, élu, courtisé, toi le premier, Strozzi! et vous m'avez abandonné, moi à qui vous n'avez pas un reproche à faire.

Lorenzino fixa un instant avec amertume Philippe Strozzi, puis il reprit :

— Comme j'avais un corps frêle et féminin, vous m'avez appelé, les uns, Lorenzino, les autres, Lorenzaccio; vous avez dit que j'avais eu des complaisances infâmes pour le pape Clément VII; vous m'avez calomnié, ne pouvant médire. Pour que vous vous sépariez du duc Alexandre, il a fallu que le premier gonfalonier, Carducci, que Bernard Castiglione et quatre autres ma-

gistrats eussent la tête tranchée; que le second gonfalonier, Raphaël Girolami, fût enfermé dans la citadelle de Pise et y mourût empoisonné; que le prédicateur Benoît de Forano fût livré à Clément VII, enfermé par lui au château Saint-Ange et y mourût de faim; que frère Zacharie, qui avait trouvé moyen de s'échapper déguisé en paysan, mourût à Pérouse, de quelle mort? on n'en sait rien; mais après s'être jeté aux genoux du pape. Il a fallu que cent cinquante citoyens, et des premiers et des plus dignes de la ville, fussent exilés; il a fallu que douze citoyens, dont tu étais, fussent chargés de réorganiser l'État de Florence, car de la république florentine il n'en était plus question!... Il a fallu que ce comité des Douze supprimât le gonfalonier de justice et la seigneurie, et interdît de rétablir à tout jamais cette magistrature, qui pendant deux cent cinquante ans avait administré avec tant de gloire. Il fallut que le nouveau duc s'entourât de troupes étrangères et nommât Alexandre Vitelli, un étranger, leur

chef, et Guicciardini, un traître, gouverneur de Bologne. Conjointement avec le pape, il fallut qu'il empoisonnât à Itri le cardinal Hippolyte de Médicis, son aîné. Il fallut qu'il épousât la fille de l'empereur, Marguerite d'Autriche, et que, malgré ce mariage, il continuât dans ses débauches insensées à déshonorer les couvents les plus saints et les familles les plus nobles de Florence. Il fallut tout cela... Et quand je vis tout cela, moi, que l'on n'arrivait à quelque chose que par la bassesse, la flatterie et la corruption; que tout esprit droit, tout cœur noble était oublié ou méprisé, alors je suis revenu à Florence, je me suis fait le courtisan, l'ami, l'esclave, le compagnon de débauches du duc Alexandre. Et, n'étant point parvenu à être le premier en gloire, je suis devenu le second en honte... N'est-ce pas un bon calcul, dis Philippe?...

— Lorenzino, Lorenzino!... ce que disent tout bas quelques-uns serait-il vrai?... s'écria Strozzi, saisissant

le bras du jeune homme et essayant de lire dans ses yeux malgré l'obscurité.

— Et que disent *quelques-uns?* demanda le jeune homme.

— Que, pareil au premier Brutus, tu contrefais l'insensé, mais que tous les soirs, comme lui, tu baises la terre, notre mère commune, en suppliant ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité... Eh bien, écoute... s'il en est ainsi, Lorenzo, l'heure de jeter le masque est venue, l'heure de changer la marotte du bouffon contre le poignard du républicain est arrivée... Il y a encore des couronnes pour Harmodius, des palmes pour Aristogiton... Seulement, il n'y a pas un instant à perdre : si tu veux être de la grande œuvre qui se prépare; après-demain, demain peut-être, il sera trop tard. Lorenzino, tu as beaucoup à faire pour redevenir Lorenzo... Eh bien, je prends tout ton passé sur moi; je t'en fais une auréole pour l'avenir; je t'ouvre nos rangs, je te donne

ma place. Nous sommes trois cents qui avons juré de mourir pour rendre la liberté à Florence; marche à notre tête, conduis-nous, et moi tout le premier je donnerai aux autres l'exemple de l'obéissance.

Lorenzo éclata de rire, mais de ce rire strident et métallique qui n'appartenait qu'à lui.

— Sais-tu bien, Strozzi, répliqua-t-il, que tu as là une merveilleuse idée?... A moi, Lorenzino, le roi des fêtes, à moi le prince des jours joyeux et des folles nuits, tu viens offrir d'être le chef d'une conspiration bien tortueuse, bien sombre, bien romaine, mystérieusement tramée dans les ténèbres, à l'instar de celle de Catilina, avec des serments échangés sur un poignard et du sang bu dans une coupe?... Non, non, cher ami... Quand je serai assez fou pour conspirer, ce sera d'une manière moins triste et moins sérieuse; ce sera comme Fiesque, par exemple, moins la cuirasse cependant... afin de ne pas me noyer si je tombe à l'eau. Et puis avec cela qu'elle récompense bien

ceux qui se dévouent pour elle, ta magnifique république florentine!... Avec cela que c'est une mère bien tendre pour ses fils, une maîtresse bien fidèle à ses amants!... Rivale d'Athènes, elle a été jalouse de tout, même de l'ingratitude de son modèle pour ses plus illustres citoyens... Voyons, comptons ceux que son Barathre a dévorés, sans que, comme le gouffre de Décius, il se refermât sur leur dévouement... Les Pazzi d'abord, qui, prévoyant l'avenir, ont voulu trancher le mal dans sa racine, et que vous avez laissé pendre au balcon du Palais-Vieux... Savonarole, Lycurgue chrétien qui a voulu vous faire une république près de laquelle celle que Platon avait rêvée n'était qu'une école de débauche et de corruption, et que vous avez laissé brûler sur la place du palais de la Seigneurie... Enfin Dante de Castiglione, Romain du temps des Gracques perdu au milieu de notre âge moderne, que vous avez laissé empoisonner à Itri... Ainsi, corde, bûcher, poison, voilà la récompense que

Florence la magnifique garde à ceux qui se dévouent pour elle!... Merci... Non, non, Philippe, le mieux est de ne pas conspirer, crois-moi; mais quand tu conspireras, écoute ceci : il faut conspirer seul, sans en rien dire à ton bonnet de nuit, sans en rien confier à ta main gauche; il faut conspirer sans amis, sans confidents, et, si toutefois alors tu ne rêves pas haut, tu auras quelque chance de voir réussir ta conspiration. Tu me parles de prendre ta place, Strozzi, de me mettre à votre tête, de recueillir à moi seul l'honneur suprême de l'entreprise... Insensé, veux-tu que je te dise comment finira ta conspiration?... Avant vingt-quatre heures vous serez tous en prison. Vous êtes à Florence à peine, n'est-ce pas? vous y mettez à peine le pied, vous en avez passé la porte il y a deux heures... Eh bien, l'un de vous est déjà tué, l'autre blessé; les ordres sont déjà donnés pour que l'on vous arrête. O Strozzi, Strozzi, suis un bon conseil... un fou en donne quelquefois : reprends vite le chemin qui t'a

conduit ici, sors par la porte qui t'a donné entrée, regagne ta forteresse de Montereggione; ferme tes poternes, baisse tes herses, lève tes ponts-levis, et attends...

— Quoi?... que veux-tu que j'attende?...

— Que sais-je, moi?... Peut-être un jour, un soir, une nuit, au moment où tu t'y attendras le moins, un écho te portera-t-il ces mots libérateurs : « Le duc Alexandre est mort! »

— Je joue de malheur, Lorenzo... répondit Strozzi. Sur trois demandes que je comptais te faire, en voilà déjà deux que tu refuses; mais j'espère que tu voudras bien m'accorder la troisième...

— Si elle est moins folle que les deux premières, avec bonheur, oui, Strozzi.

— C'est, dit le vieillard en tirant son épée, c'est de me rendre raison à l'instant même de tes offenses, de tes refus et de tes conseils...

— Ah! pour le coup, s'écria Lorenzino, tu es bien

décidément fou, mon pauvre ami!... Un duel à moi?... à moi, Lorenzino?... Est-ce que je me bats, moi?... est-ce qu'il n'est pas convenu, arrêté, reconnu, que je n'ai pas la force de soulever une épée et que je me trouve mal en voyant couler une goutte de sang?... Mais tu ne sais donc pas que je suis une femmelette, un lâche?... Oh! par ma foi, je croyais être mieux connu depuis que Florence crie mon panégyrique à toute l'Italie et l'Italie à toute la terre!... Merci, Strozzi; tu as douté entre Florence et moi; toi seul pouvais encore me faire cet honneur.

— Oui, tu as raison? s'écria le vieillard; oui, Lorenzino, tu es un misérable... oui, Lorenzino, tu es un lâche, et tu ne mérites pas de mourir de la main d'un homme comme moi... Va-t'en, je ne te demande plus rien... va-t'en, je n'attends plus rien de toi, je n'espère plus qu'en Dieu... Va-t'en!...

— A la bonne heure, dit Lorenzino avec son rire habituel, te voilà redevenu raisonnable... Adieu, Strozzi!

— Adieu !...

Et il s'éloigna par la via del Diluvio, où il disparut bientôt dans l'obscurité.

Strozzi regarda vivement autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Michele avait fini sa prière et se tenait debout à l'angle de la rue della Fogna.

— Michele ! Michele ! cria le vieillard.

Michele accourut.

— Me voilà, maître, dit-il.

— Vois-tu cet homme qui s'en va... là-bas, là-bas... le vois-tu ?...

— Oui.

— Eh bien, si demain matin cet homme n'est pas mort, demain soir nous sommes perdus. Cet homme sait tout...

— Et cet homme s'appelle ?...

— Lorenzino.

— Lorenzino !.., s'écria Michele; Lorenzino; le

favori du duc?... Soyez tranquille, seigneur Philippe, il mourra...

— C'est bien... Va-t'en, et que je ne te revoie que pour que tu me dises : « Il est mort ! »

Et il fit de la main au sbire le geste de s'éloigner.

Michele obéit.

Resté seul, Strozzi, d'un mouvement rapide, et l'épée toujours nue à la main, se rapprocha de la petite maison, posa la main sur le marteau de la porte entre-bâillée comme s'il voulait entrer.

Mais tout à coup, changeant de résolution, au lieu de pousser la porte, il la tira à lui et la referma, murmurant entre ses dents :

— Non, pas ce soir... demain ; ce soir je la tuerais.

Et, à son tour, il se perdit dans ce dédale de rues qui se croisent entre la place de Santa-Croce et celle des Dames.

IV

LE PALAIS RICCARDI

Maintenant, il faut que notre lecteur descende du balcon où nous l'avons fait monter, nous suive dans la via-Larga, et entre avec nous au palais de Côme l'Ancien, connu de nos jours sous le nom de palais Riccardi.

Disons quelques mots de celui qui avait fait bâtir ce splendide palais, et jetons un coup d'œil sur cette grande race des Médicis, divisée en deux branches, branche aînée et branche cadette, lesquelles n'avaient plus que trois représentants à Florence.

Le duc Alexandre VI, fils de ce Julien II dont Michel-Ange a sculpté le buste connu sous le nom du Penseroso, ou de Clément VII, ou d'un muletier..... Nous

avons dit que sa mère elle-même, une courtisane mauresque, ignorait le véritable père d'Alexandre.

Le duc représentait la branche aînée.

La branche cadette était représentée par Lorenzino, que nous avons mis en scène dans le chapitre précédent, et par Côme, qui fut depuis le successeur d'Alexandre, Côme Ier, que l'histoire a surnommé le Tibère florentin.

Intervertissons l'ordre de primogéniture et commençons par Côme. Il nous sera plus commode d'agencer notre récit en finissant par Lorenzino.

Mais, avant tout, parlons du palais Riccardi et de celui qui l'avait élevé.

Celui qui l'avait élevé était Côme l'Ancien. Florence commença par le chasser deux fois et finit par l'appeler le Père de la patrie.

Côme était le fils de ce Jean de Médicis sur lequel Machiavel écrivit les lignes qu'on va lire :

« Jean de Médicis fut miséricordieux en toutes

choses. Non-seulement il faisait l'aumône à ceux qui la lui demandaient, mais encore il allait au-devant des besoins de ceux qui ne la lui demandaient pas. Il aimait d'un amour égal tous ses concitoyens, louant les bons, plaignant les méchants. Jamais il ne demanda aucun honneur, et il les eut tous. Jamais il n'alla au palais sans y être appelé; mais pour toute chose importante on l'y appelait. Il se souvenait des hommes dans leur malheur et les aidait à porter leur prospérité. Jamais, au milieu des rapines générales, il ne prit sa part du bien de l'État, et ne porta la main sur le trésor public que pour l'augmenter. Affable envers tous les magistrats, le ciel lui avait refusé en sagesse ce qu'il lui avait donné en éloquence, et, quoique, au premier abord, il parût mélancolique, on s'apercevait bientôt qu'il était d'un caractère facile et gai. »

Ce grand citoyen, père de Côme et de Laurent l'Ancien, avait été élu deux fois *preciso*, une fois

gonfalonier, une fois des Dix de la guerre, ambassadeur près de Ladislas. roi de Hongrie, près du pape Alexandre V et près de la république de Gênes; il avait mené à bien toutes les missions dont il avait été chargé, et avait manié ces hautes affaires avec une telle prudence et une telle loyauté, que, chose rare, sa puissance s'en était augmentée près des grands et sa popularité près des petits.

Il était mort vers la fin du mois de février de l'an 1428, et avait été enseveli dans la basilique de Saint-Laurent, l'un des chefs-d'œuvre de Filippo Brunelleschi, lequel, trente ans plus tard, devait s'immortaliser par le dôme de Florence. Ses funérailles avaient coûté à Côme et à Laurent trois mille florins d'or, somme équivalant à cent mille francs de notre monnaie actuelle, et ils l'avaient accompagné à sa dernière demeure avec vingt-huit de leurs parents et tous les ambassadeurs des différentes puissances qui se trouvaient alors à Florence.

C'est à partir de ces deux fils — nous l'avons déjà dit, mais nous le répétons pour la plus grande intelligence des faits qui vont suivre — que s'opère dans l'arbre généalogique des Médicis cette grande division qui prépare des protecteurs aux arts et des souverains à la Toscane.

La branche aînée, glorieuse dans la République, continue de monter avec Côme l'Ancien, et donnera Laurent le Magnifique et le duc Alexandre.

La branche cadette s'écartera de celle-ci, et, glorieuse dans la guerre et dans le principat, donnera Jean des Bandes-Noires et Côme Ier.

Côme l'Ancien naquit à une de ces époques heureuses où tout dans une nation tend à s'épanouir à la fois, et où l'homme de génie trouve des facilités à être grand. Avec lui était née l'ère brillante de la république florentine; les arts naissaient de tous les côtés : Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello sculptait ses statues, Orcagna y découpait ses porti-

ques, Masaccio peignait ses chapelles. Enfin la prospérité publique, marchant du même pas que le progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays non-seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie.

Côme était né avec des richesses immenses et avait presque doublé ces richesses, de sorte que, sans être plus qu'un citoyen, il avait acquis une influence étrange. Placé en dehors du gouvernement, jamais il ne l'attaquait, mais aussi jamais il ne le flattait; suivait-il une bonne voie, Côme disait : « C'est bien; » s'écartait-t-il du droit chemin, Côme disait : « C'est mal. » Et cette approbation ou ce blâme étaient d'une importance suprême. Il en résultait que Côme n'était pas encore le chef du gouvernement, mais était déjà plus que cela peut-être : il était son censeur.

Aussi l'on comprend quel orage terrible devait s'amasser secrètement contre un pareil homme.

Côme le voyait poindre et l'entendait gronder; mais, tout entier aux grands travaux qui cachaient ses grands projets, il ne tournait pas même la tête du côté où le tonnerre commençait à gronder. Tranquille au contraire, il faisait achever la chapelle Saint-Laurent, commencée par son père, bâtir l'église du couvent des Dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de San-Frediano, et enfin jeter les fondements de ce beau palais de la via Larga dont nous nous occupons à cette heure. Seulement, lorsque ses ennemis le menaçaient trop ouvertement, il quittait Florence pour s'en aller dans le Mugello, berceau de sa famille, y bâtissait, pour ne pas rester inoccupé, les couvents de Bosco et de Saint-François, rentrait dans la ville sous prétexte de donner un coup d'œil à sa chapelle du noviciat des pères de Sainte-Croix et du couvent des Anges des Camaldules; puis il en sortait de nouveau à la première pierre lancée contre lui, pour aller presser les travaux de ses villas de Careggi, de Caffa-

giolo, de Fresoti et de Trebbio, fondait à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins pauvres, et s'en revenait voir où en était son beau palais de la via Larga.

Et toutes ces constructions immenses sortaient à la fois de terre, occupant tout un monde de manœuvres, d'ouvriers, d'architectes; cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire sept ou huit millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût le moins du monde appauvri par cette éternelle dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque. Son père Jean lui avait pour sa part laissé à peu près quatre millions en argent et huit ou dix millions en papier; et lui, par le change, il avait plus que quintuplé cette somme. Il comptait dans les différentes places de l'Europe, tant en son nom qu'en ceux de ses agents, seize maisons de banque en pleine activité. A Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde.

Aussi, lorsque arriva pour Côme l'heure de la véritable proscription; lorsque, exilé par Renaud des Albizzi pour dix ans à Savone; lorsque, dans la nuit du 3 octobre 1433, il quitta Florence avec sa famille et ses clients, il sembla à la capitale de la Toscane qu'on venait de lui enlever le cœur. L'argent, ce sang commercial des peuples, semblait s'être tari à son départ; tous les immenses travaux commencés par lui étaient restés interrompus : maisons de campagne, palais, églises, à peine sortis de terre, à moitié bâtis ou non encore achevés, semblaient autant de ruines indiquant qu'un malheur immense avait passé par la ville.

Devant les bâtisses interrompues, les ouvriers s'assemblaient, demandant de l'ouvrage; chaque jour, les groupes étaient plus nombreux, plus affamés, plus menaçants; et lui, pendant ce temps, fidèle à son système de tout conduire avec un fil d'or, faisait réclamer à ses nombreux débiteurs, mais doucement,

sans menaces, comme un ami dans le besoin et non comme un créancier qui poursuit, les sommes qu'il avait prêtées, disant que l'exil seul le forçait à de pareilles demandes, qu'il n'eût pas faites de sitôt s'il fût resté à Florence pour y gérer ses immenses affaires. Pris au dépourvu, la plupart de ceux auxquels il s'adressait, ou ne pouvaient le rembourser, ou se gênaient en le remboursant; de sorte que, le mécontentement montant des ouvriers aux citoyens, Côme fut rappelé au bout de quinze mois par un revirement politique qui avait ramené la démocratie au pouvoir. Mais le banni triomphateur était, par sa fortune et par ses richesses, trop au-dessus de ceux qui l'élevaient pour qu'il les regardât longtemps, non-seulement comme des égaux, mais même comme des citoyens. A partir de ce retour de Côme, Florence, qui s'était toujours appartenue à elle-même, allait devenir la propriété d'une famille qui, trois fois chassée, devait revenir trois fois, lui rapportant, la première fois des

chaînes d'or, la seconde fois des chaînes d'argent, la troisième fois des chaînes de fer.

Côme rentra au milieu des fêtes et des illuminations, et, le jour même de sa rentrée, se remit à son commerce, à ses bâtisses, à ses agiotages, laissant à ses partisans le soin de poursuivre ses vengeances. Les proscriptions furent si longues, les supplices si nombreux, sans que Côme parût se mêler ni des uns ni des autres, qu'un de ses amis, qui devinait la main invisible qui faisait écrire l'ostracisme et mouvoir la hache, alla le trouver un jour pour lui dire que, s'il continuait, il finirait par dépeupler la ville. Il trouva Côme à son bureau, faisant un calcul de change; Côme leva la tête, et, sans poser la plume qu'il tenait à la main, le regardant avec un imperceptible sourire :

— J'aime mieux la dépeupler, répondit-il, que de la perdre une seconde fois.

Et l'inflexible arithméticien se remit aux chiffres.

Ce fut ainsi qu'il vieillit, riche, puissant, honoré, mais frappé dans l'intérieur de sa famille par la main de Dieu. Il avait eu plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Aussi, cassé, impotent, se faisant porter dans les immenses salles de son immense palais, afin d'inspecter sculptures, dorures et fresques, il secouait tristement la tête et disait :

— Hélas ! hélas ! voilà une bien grande maison pour une si petite famille !

En effet, il laissa pour tout héritier de son nom, de sa puissance et de ses richesses, Pierre de Médicis, qui, placé entre Côme le Père de la patrie et Laurent le Magnifique, obtint pour tout surnom celui de Pierre le Goutteux.

Refuge des savants grecs chassés de Constantinople, berceau de la renaissance des arts, siége aujourd'hui des séances de l'académie de la Crusca, le palais Riccardi avait été successivement habité par Pierre le Goutteux et Laurent le Magnifique, qui s'y retira après

la conspiration des Pazzi, à laquelle il avait si miraculeusement échappé, et le légua, avec son immense collection de pierres précieuses, de camées antiques, d'armes splendides et de manuscrits originaux, à un autre Pierre qui ne fut pas appelé, lui, Pierre le Goutteux, mais Pierre le Lâche, Pierre le Niais, Pierre l'Insensé.

Ce fut celui-là qui ouvrit les portes de Florence à Charles VIII, qui lui livra les clefs de Sarzane, de Pietra-Santa, de Pise, de Libra-Fatta et de Livourne, et s'engagea à lui faire payer par la république la somme de deux cent mille florins.

Enfin, le tronc gigantesque avait poussé de si puissants rameaux, que sa séve commençait à tarir. En effet, Laurent II, père de Catherine de Médicis, mort, il ne resta plus du sang de Côme l'Ancien qu'Hippolyte, bâtard de Jules II, qui fut cardinal et qui mourut empoisonné à Itri; Jules, bâtard de Julien l'Ancien, assassiné par les Pazzi dans la cathédrale de Sainte-

Marie des Fleurs, et qui fut Clément VII; enfin Alexandre, bâtard de Julien, ou de Clément VII, ou d'un muletier, qui fut nommé duc de Toscane, et que nous avons vu opérer, dans une de ses expéditions familières, sur la place de Santa-Croce.

Comment était-il arrivé au pouvoir souverain? Nous allons le dire.

Une fois monté sur le trône pontifical, les regards de Clément VII s'étaient fixés sur ses deux neveux Hippolyte et Alexandre, et cela d'autant plus naturellement, que ce dernier, reconnu ostensiblement pour le fils de Laurent II, passait pour être celui de Clément VII du temps où il n'était encore que chevalier de Rhodes.

Toute sa puissance fut donc d'abord employée à maintenir les restes illégitimes de la branche aînée dans la haute position que les Médicis avaient toujours occupée à Florence.

Par malheur, Clément VII s'était allié à la France:

cette alliance avait amené le sac de Rome par les Espagnols, sous la conduite du connétable de Bourbon, et l'emprisonnement du pape. Mais Clément VII était homme de ressources. Il vendit sept chapeaux rouges, mit cinq cardinaux en gage, et obtint enfin l'argent nécessaire à sa rançon.

Moyennant ces garanties, on laissa un peu plus de liberté à Clément VII, qui en profita pour s'échapper de Rome sous l'habit d'un valet, et gagna Orviette.

Or les Florentins, qui avaient pour la troisième fois chassé les Médicis, se croyaient bien tranquilles, voyant Charles V vainqueur et le pape fugitif.

Mais l'intérêt peut rapprocher ce que l'intérêt divisa. Charles V, élu empereur en 1519, n'était pas encore couronné par le pape; et cependant cette solennité, au moment du schisme de Luther, de Zwingle et de Henri VIII, devenait de la plus haute importance pour les projets de Sa Majesté Catholique. Il fut

donc convenu entre la couronne et la tiare que Clément VII sacrerait l'empereur, mais que l'empereur prendrait Florence : Florence prise, il lui donnerait pour duc le bâtard Alexandre, qu'il marierait avec sa fille bâtarde, Marguerite d'Autriche. Des intérêts de six millions d'hommes, il n'en fut pas autrement question. Que signifient les intérêts d'un peuple, quand il s'agit du bâtard d'un pape et de la bâtarde d'un empereur?

Tout fut accompli ainsi que tout avait été convenu. Charles-Quint prit Florence, y intronisa le duc Alexandre, et le maria avec sa fille le 28 février 1535, vieux style.

A l'époque où nous sommes arrivés, le duc Alexandre régnait, nous avons vu de quelle façon, depuis cinq ans sur Florence.

Seulement, son grand protecteur, le pape Clément VII, était mort depuis deux ans.

Nous avons dit que deux membres de la branche

cadette des Médicis vivaient en même temps que le représentant de la branche aînée.

Ces deux membres étaient Lorenzino et Côme.

Côme avait dix-sept ans; c'était le fils de Jean des Bandes-Noires.

Un mot sur ce Jean des Bandes-Noires, un des plus célèbres condottieri de l'Italie.

C'était le fils d'un autre Jean de Médicis et de Catherine, fille de Galéas, duc de Milan. Son père était mort jeune, et sa mère, restée veuve dans ses belles années, changea le nom de l'enfant, qui était Louis, en celui de Jean, afin de faire, autant qu'il lui était possible, revivre dans son fils son époux mort. Mais bientôt elle eut de telles craintes pour ce fils si cher, qu'elle le revêtit d'habits de fille; et, de même que Thétis avait caché Achille à la cour de Déidamie, elle le cacha, elle, au monastère d'Annalena.

Mais ni la déesse ni la femme ne purent tromper le

destin. Les deux enfants étaient destinés à devenir des héros et à mourir jeunes.

Lorsque l'enfant eut douze ans, force fut de le tirer du monastère où il était caché. Chaque parole, chaque geste trahissait le mensonge de ses habits. Il rentra donc dans la maison maternelle et commença ses premières armes en Lombardie, où de bonne heure il acquit le surnom d'Invincible. Bientôt il fut, grâce à la réputation qu'il avait acquise, créé capitaine de la République. Enfin, il venait de retourner en Lombardie comme capitaine de la Ligue pour le roi de France, lorsque, en approchant de Borgo-Forte, il fut blessé au-dessus du genou par un coup de fauconneau, et cela d'une façon si grave, qu'il fallut lui couper la cuisse.

Et comme c'était la nuit, Jean ne voulut pas permettre qu'un autre que lui tînt la torche pour éclairer les chirurgiens; — et il la tint pendant toute la durée de l'amputation sans qu'une seule fois pendant l'opé-

ration sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Mais, soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Jean de Médicis expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Ses soldats l'aimaient si tendrement, qu'à sa mort ils prirent tous le deuil et déclarèrent qu'ils ne quitteraient jamais cette couleur. De là vient le nom de Jean des Bandes-Noires, sous lequel il fut connu de la postérité.

Son fils Côme s'était constamment tenu non-seulement loin des affaires, mais encore loin de la ville. Il habitait son palais de Trebbio, où tous les soins de sa mère, qui l'adorait, étaient de faire oublier qu'il existât.

D'ailleurs, il existait un aîné dans la branche : cet aîné, c'était Lorenzo, que nous avons, dès le commencement de ce récit, présenté à nos lecteurs sous le nom de Lorenzino.

Lorenzo était né à Florence le 23 mars 1514, de

Pierre-François de Médicis, deux fois petit-neveu de Laurent, frère de Côme, et de Maria Sodarini, dont nous avons déjà prononcé le nom.

Il avait neuf ans à peine lorsqu'il perdit son père. Il y avait déjà longtemps que l'on mourait jeune dans la famille. Sa première éducation se fit donc sous l'inspection de sa mère ; mais, à l'âge de douze ans, il entra sous la tutelle de son oncle Philippe Strozzi.

Là, son caractère étrange s'était développé ; c'était un bizarre mélange de raillerie, de doute, d'inquiétude, d'impiété, de désir, d'ambition, d'humilité et de hauteur. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu deux fois de suite avec le même visage. De temps en temps, cependant, de cet assemblage d'éléments opposés jaillissait un vœu ardent de gloire, d'autant plus inattendu, qu'il partait d'un corps si frêle et si féminin, qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses plus familiers ne l'avaient jamais vu ni pleurer ni rire, mais tou-

jours maudire et railler. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était brun et mélancolique, prenait une expression si terrible, que, quelque rapide qu'elle fût, — puisqu'elle ne passait jamais sur sa face que comme un éclair,—les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans, il avait été étrangement aimé du pape Clément VII, qui l'avait fait venir à Rome: et c'était alors qu'il avait offert aux républicains de Florence de l'assassiner, ce qui les avait tellement effrayés de la part d'un enfant, qu'ils avaient répondu par un refus.

Alors il était revenu à Florence et s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu non pas un de ses amis, mais bien son seul ami; et cela tout en s'amusant à faire — chose dont on le raillait souvent — une tragédie de *Brutus* qu'il avait fait jouer deux fois.

De son côté, le duc Alexandre avait une merveilleuse confiance en lui; et la preuve la plus certaine

qu'il lui en donnait, c'est qu'il le faisait l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses : quel que fût le désir du duc, soit que le désir montât au plus haut, soit qu'il descendît au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout, Lorenzo menait tout à bien. Il était l'homme le plus puissant et le plus détesté, à Florence, après le duc.

Aussi nos lecteurs, après nous avoir suivis dans notre excursion historique, ne seront-ils pas étonnés, lorsque nous les ramenons au palais habité par le duc, de retrouver dans la même chambre Alexandre de Médicis et son favori Lorenzino.

V

LES SOUPÇONS DU HONGROIS

En effet, le duc, quitté la veille par Lorenzo avant même qu'il fût rentré à son palais, n'avait pu, le matin venu, rester plus longtemps éloigné de son inséparable, et l'avait envoyé chercher par le Hongrois. Comme toujours, Lorenzino s'était empressé de se rendre aux ordres du duc, tout en recommandant qu'on le vînt chercher si quelques comédiens, qu'il avait fait mander, se présentaient chez lui.

Du reste, l'amitié du duc pour Lorenzino était si grande, qu'il n'avait pas voulu permettre que ce jeune homme demeurât séparé de lui; et qu'il lui avait fait arranger une maison attenante à la sienne et qui était située où le sont aujourd'hui les écuries du palais

Riccardi. Alexandre avait été jusqu'à vouloir percer une porte de communication entre son appartement et celui de Lorenzino; mais Lorenzino s'y était positivement refusé, disant que, cette porte percée, le duc serait toujours chez lui, et que, par conséquent, il ne serait jamais libre. Le duc l'avait appelé ingrat et en avait passé par cette volonté, comme il passait par tous les autres caprices de son favori.

Lorenzino trouva le duc occupé à s'escrimer avec un nouveau maître d'armes qu'il avait fait venir de Naples. Il était dans le ravissement du talent de son nouveau professeur, et, comme Lorenzino, du temps qu'il s'appelait Lorenzo, avait eu une certaine réputation dans ces exercices, il avait voulu lui mettre son fleuret à la main; mais Lorenzino s'y était positivement refusé, disant que tous ces exercices de spadassin le fatiguaient; et, se couchant sur un canapé, il s'était fait apporter des biscuits et une bouteille de vin d'Espagne, grignotant les uns, vidant l'autre à petits coups,

tout en applaudissant ou critiquant les coups en homme consommé dans l'art qu'il n'exerçait plus.

La leçon finie, le duc renvoya son nouveau professeur et vint à Lorenzo, qui s'amusait à percer des sequins d'or avec un petit couteau de femme, aigu et affilé, dont la trempe supérieure lui permettait d'essayer son adresse, nous dirions même sa force, si ce mot n'eût point été ridicule appliqué à une créature aussi énervée que Lorenzo, sur deux ou trois pièces à la fois.

— Que diable fais-tu là ? lui demanda le duc après l'avoir regardé opérer un instant.

— Vous le voyez, Altessse : je fais, comme vous, des armes.

— Comment ! des armes ?

— Sans doute, ce sont mes armes, à moi ; ce petit couteau, c'est mon épée ; ne croyez-vous pas que, le jour où j'aurai à me plaindre de quelqu'un, j'irai sottement lui chercher une querelle, et le mettre au bout

de mon épée en même temps que je me mettrai au bout de la sienne?... Pas si niais, mon prince! quand on a le malheur d'être le favori du duc Alexandre, il faut tirer de sa position tout ce qu'elle a de bénéfices. — J'attendrai mon homme entre deux portes et lui enfoncerai mon petit couteau dans la gorge!... Regardez-le, mon petit couteau, Altesse; n'est-ce pas qu'il est gentil?

Le duc prit le couteau et le regarda. C'était, en effet, une merveille de ciselure, et il en examina le manche en connaisseur.

— Oh! ce n'est pas le manche qu'il faut admirer, dit Lorenzo: c'est la lame.... Voyez, acérée comme une aiguille et forte comme l'épée à deux mains de notre ennemi le roi François 1er.

— Et où as-tu acheté ce chef-d'œuvre? demanda le duc.

— Acheté? reprit Lorenzo; est-ce que l'on achète de semblables merveilles? C'est mon cousin Côme des

Bandes-Noires qui m'en a fait cadeau. Imaginez donc que le pauvre enfant s'ennuie tant dans son château de Trebbio, qu'il fait de la chimie; il a inventé une façon d'empoisonner les chats et de tremper l'acier. Avec son poison, les chats meurent en cinq secondes; avec son acier, il taille le porphyre. La dernière fois que j'ai été le visiter, devinez qui j'ai trouvé chez lui : Benvenuto Cellini, qui refuse de travailler pour vous. Il était là, se vantant, l'horrible garçon qu'il est, d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui a tué le connétable de Bourbon. Il rapportait ce couteau à Côme, qui me l'a donné. Voilà la raison pour laquelle je ne vous l'offre pas : c'est que ce qui est donné se garde... Et puis j'en ai besoin, de mon petit couteau... J'ai quelqu'un à tuer!

— Tu es bien niais de te donner cette peine-là toi-même. Dis-moi qui te gêne, et je t'en débarrasserai.

— Ah! que vous êtes peu délicat en matière de vengeance, monseigneur! Vous m'en débarrasserez

par la main de quelque sbire, n'est-ce pas? Eh! comptez-vous donc pour rien le plaisir de se venger soi-même? de sentir glisser une petite lame, fine et bien trempée, entre deux côtes et de lécher le cœur de son ennemi avec cette fine langue d'acier? Ainsi, par exemple, cette nuit, n'avez-vous pas eu plus de plaisir à tuer le marquis Cibo vous-même, de ce joli coup d'épée dont vous lui avez, à ce qu'il paraît, adroitement perforé les deux poumons, qu'à le faire assassiner par Jacoppo, qui lui eût brutalement coupé la gorge, ou par le Hongrois, qui lui eût bêtement fendu le ventre?

— Pardieu! tu m'y fais justement penser. Tu sais que le second n'était pas mort?

— Bah!

— Non; on a suivi la trace de son sang de la maison Cibo à la maison de Bernardo Corsini; de sorte qu'on l'a arrêté chez Corsini, et qu'on a emmené Corsini avec lui. Ce n'a pas été plus difficile que cela.

— Et qui était-ce?

— Selvaggio Aldobrandini. C'est, en vérité, un fort habile homme que ce Maurizio, le chancelier des Huit.... Avoue-le, mignon!

— Oui; mais sans doute cet habile homme vous a-t-il dit encore autre chose?

— Je ne lui en ai pas demandé davantage.

— En vérité, c'est charmant! Comme si un chancelier de police ne devait répondre qu'à ce qu'on lui demande! Alors il pense que le marquis Cibo et Selvaggio Aldobrandini étaient rentrés seuls à Florence?

— Il le croit, oui....

— Et il n'a pas dit à Votre Altesse le moindre petit mot de quelque autre?

— Non.

— Il ne vous a pas parlé de Philippe Strozzi, par hasard?

— Si fait; je lui ai même demandé où Strozzi était positivement.

— Et il vous a répondu?

— Sans doute; un chancelier de police répond toujours.

— Et où est mon cher oncle?

— Dans sa forteresse de Monte-Reggione.

— Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami Maurizio...

— En quoi?

— En ce que je pensais que c'était un sot, et que je vois que, décidément, ce n'est qu'un imbécile.

— Et qui te fait changer d'avis?

— La façon dont il est informé.

— Comment! Philippe Strozzi...?

— A quitté Monte-Reggione hier à trois heures de l'après-midi.

— Et maintenant il est?

— Il est à Florence.

— Strozzi est à Florence?... s'écria le duc. Impossible!...

— Le fait est, continua Lorenzino avec ce ton railleur qui était son accent habituel, que c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans que l'on s'en inquiète ; ce n'est que le chef des mécontents... N'a-t-il pas essayé deux fois d'assassiner Votre Altesse : une fois en emplissant de poudre un coffre sur lequel vous aviez l'habitude de vous asseoir, car il était prévenu que Votre Altesse portait une cotte de mailles... Et à propos, votre cotte de mailles?...

— Eh bien?

— Est-elle retrouvée?

— Impossible de remettre la main dessus.

— Il faut charger Maurizio de la rechercher ; avec lui, rien ne se perd, excepté les bannis... Par bonheur que je les retrouve, moi...

— Que diable me dis-tu là?

— Je dis, monseigneur, que, si vous n'aviez pas votre pauvre Lorenzino pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses!...

— Et je lui suis d'autant plus reconnaissant de veiller sur moi, mignon, que, si le trône était vide, ce serait à lui de s'y asseoir.

— Monseigneur, je n'ambitionnerai un trône que lorsqu'on pourra non pas s'y asseoir, mais s'y coucher.

— Tiens, Lorenzino, dit le duc en rendant au jeune homme le petit couteau avec lequel il avait joué jusque-là, et que celui-ci reprit avec empressement et se hâta de fourrer dans sa gaîne, il faut que je te dise une chose... Mais je crois que tu es mon seul ami.

— Je suis enchanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur, répliqua le jeune homme.

— Et si j'étais homme à me fier à quelqu'un, continua le duc, c'est à toi que je me fierais; mais, pour cela, il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

— Et si je servais Votre Altesse aussi bien en amour qu'en politique?

— Alors tu serais un homme précieux, incomparable, inestimable, un homme que je ne changerais pas, dût-il me donner Naples en retour, contre le premier ministre de mon beau-père l'empereur Charles-Quint, qui prétend avoir les premiers ministres du monde.

— Bon!... Et voilà que je sers mal monseigneur en amour?

— Ah! oui, vante-toi!... Voilà un mois que je t'ai chargé de découvrir la retraite de cette petite Luiza, qui m'a échappé je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou je ne sais pourquoi... et tu es aussi avancé que le premier jour; mais je te préviens que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

— En vérité, monseigneur, il faut que je convienne que je suis un grand niais...

— Toi?

— Oui, moi... Comment! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles?...

— Tu ne m'en as pas dit un mot, traître !

— Non pas traître, mais oublieux. Voilà trois jours que j'ai retrouvé sa piste.

— Tiens, Lorenzino, je ne sais, sur ma parole, à quoi tient que je ne t'étrangle !...

— Peste ! attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

— Où demeure-t-elle, bourreau ?

— Sur la place de Santa-Croce, entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna, à vingt pas de la marquise ; et, pardieu ! cette nuit, vous auriez pu, après être descendu du mur de l'une, retourner l'échelle et monter au balcon de l'autre.

— C'est bien ! ce soir je la fais enlever.

— Ah ! monseigneur, fit Lorenzino, que je vous reconnais bien là, avec vos façons mauresques !

— Lorenzino ! s'écria le duc avec une expression de menace.

— Pardon, monseigneur, répondit Lorenzino moitié

humble, moitié railleur, mais c'est qu'en vérité vous n'avez qu'un poids et qu'une mesure pour tout le monde. Que diable ! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas les attaquer toutes de la même façon : il y en a qu'on enlève et qui trouvent cela très-bien... la marquise est de celles-là ; mais il y en a d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement et qu'il faut se donner la peine de séduire.

— Bon !... Pourquoi faire ?

— Mais pour qu'elles ne se jettent point par la fenêtre en vous voyant entrer par la porte, comme a fait la fille de ce pauvre tisserand dont je ne me rappelle pas le nom... C'est avec ces façons-là que vous faites faire à vos Florentins des cris de brûlé, monseigneur.

— Qu'ils crient, tes Florentins ! je les déteste.

— Ah ! bon !... vous voilà encore tombés dans vos préjugés contre votre bon peuple.

— De misérables marchands de soie, de méchants cardeurs de laine, qui se sont improvisé des blasons avec les enseignes de leurs boutiques, et qui se mêlent de faire les difficiles et de me chicaner sur ma naissance...

— Comme si l'on était libre de choisir son père! dit Lorenzino en haussant les épaules.

— Je te trouve encore plaisant de prendre leur parti!

— En effet, je suis payé pour cela...

— Des misérables qui m'insultent tous les jours!

— Avec cela qu'ils m'épargnent, moi!

— Alors, pourquoi plaides-tu pour eux?

— Afin qu'ils ne plaident pas contre nous, monseigneur. Ce sont des faiseurs de requêtes que vos Florentins, ils en font à tout le monde : à François Ier, au pape, à l'empereur; et comme vous avez l'honneur d'être le gendre de ce dernier, s'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pourrait bien qu'il prît fait et cause pour sa fille, madame Marguerite d'Autriche,

qui commence à se plaindre d'être délaissée ainsi après dix mois de mariage.

— Hum!... fit le duc. Sais-tu bien que, sous ce rapport, tu ne manques pas de raison, mon fils?

— Pardieu! je suis le seul à votre cour qui soit raisonnable, monseigneur. Voilà pourquoi l'on dit que je suis fou.

— Ah!... dit le duc après un instant de réflexion, et comme se rendant à l'avis de Lorenzo; ainsi donc, à ma place tu séduirais Luiza?

— Ma foi, oui, monseigneur, quand ce ne serait que pour changer un peu de méthode.

— Sais-tu, dit le duc en bâillant, que c'est fort long et fort ennuyeux, ce que tu me proposes là?...

— Bon!... une affaire de cinq ou six jours.

— Et comment t'y prendrais-tu, voyons, grand séducteur?

— Je commencerais par attendre que je susse où est caché Strozzi.

— Comment, malheureux ! s'écria le duc, tu ne le sais donc pas ?

— Ah ! monseigneur, vous êtes par trop exigeant, aussi... Je vous apporte l'adresse de la fille ; donnez-moi quelques jours pour trouver celle du père... On ne peut pas tout faire à la fois.

— Et quand tu aurais l'adresse du père ?

— Eh bien, je le ferais arrêter, je lui ferais faire son procès dans les formes.

— Ah çà ! mais tu ne m'avais pas dit que tu descendisses du consul Fabius ? Tu es pour les temporisations, aujourd'hui ?...

— Voyons, avez-vous quelque chose de mieux à proposer, monseigneur ?

— Strozzi est proscrit, Strozzi rentre à Florence, Strozzi se trouve en contravention avec les lois ; sa tête est misè à prix à dix mille florins, on apporte sa tête à mon trésorier, mon trésorier paye... voilà tout. Je n'ai pas à m'occuper d'autre chose, moi.

— Eh bien, voilà justement ce que je craignais.

— Et pourquoi?

— Mais parce que, de cette façon-là, vous gâtez tout. Le moyen que Luiza soit jamais au meurtrier de son père! Tandis qu'en suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, vous le faites condamner par les Huit, ce qui vous donne une apparence de justice dont vous ne vous souciez pas, je le sais bien... Que diable! une tendre fille comme est Luiza ne laisse pas condamner son père quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver... Tout l'odieux de la condamnation retombe sur les juges; vous, au contraire, radieux comme le Jupiter antique chargé de faire le dénoûment, vous arrivez dans la machine... L'épreuve est sûre.

— Mais diablement usée, mignon!...

— Ah! pardieu! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, à présent? Depuis Phalaris, qui avait inventé le fameux taureau d'airain, et Pro-

custe, qui avait inventé les lits tantôt trop courts, tantôt trop longs, il n'y a vraiment qu'un homme de génie dans le genre : c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande, comment la postérité l'en a-t-elle récompensé?... Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et, sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une bête sauvage. Faites-vous donc tyran, après cela!...

— Cinq ou six jours...

— Voyons, ne vous impatientez pas. Vous savez ma faiblesse pour vous; eh bien, pendant les six jours, je tâcherai d'arranger vos affaires avec ma tante Catherine Gironi.

— A propos?...

— Eh bien, je l'ai vue hier; c'était pour la voir que je vous ai quitté après votre belle équipée de Santa-Croce.

— Et t'a-t-elle promis quelque chose?

— Son mari fait une petite excursion, demain

ou après-demain, aux environs de Florence, et..

— Et quoi?...

— On tâchera d'utiliser l'absence de ce bon mari-là...

— Je te laisse mener cette double affaire. Maintenant, il me faut aujourd'hui même l'adresse de Strozzi.

— Demandez à votre chancelier Ser Maurizio... C'est son affaire et non la mienne.

— Lorenzino, tu me l'as promise...

— Vous l'ai-je promise? Vous l'aurez, en ce cas. Mais, tenez, voilà nos deux serviteurs qui nous attendent : le Hongrois, qui veut vous parler, et Birbante, que veut me dire un mot. Ne les retardons pas, monseigneur; ils viennent probablement tous les deux de la part du diable...

— Allons, viens, le Hongrois, dit le duc.

— Allons, entre, Birbante, dit Lorenzino.

Les deux sbires parlèrent bas un instant à leur maître.

— Tu arrives trop tard pour avoir la récompense, le Hongrois, dit en éclatant de rire le duc. Entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna... connu!

— Et qui donc vous a dit l'adresse, monseigneur?

— Un plus fin limier que toi, mon pauvre ami.

Et il lui montra Lorenzino.

— Ah! le démon! murmura le sbire, il ne sait que faire du tort aux pauvres gens!

— Et toi, Lorenzo, qu'est-ce? demanda le duc.

— Une dame masquée qui me demande, monseigneur et qui ne veut ôter son masque que pour votre serviteur.

— Heureux drôle!

— Ah! oui... avec cela qu'elle vient probablement pour moi, la belle inconnue!

Puis, s'approchant du duc :

— Ne me retenez pas, monseigneur, cela flaire la Ginori d'une lieue.

— Vraiment?

— Chut!...

— J'ai bien envie d'une chose, mignon...

— Dites.

— C'est d'aller avec toi.

— Vous feriez là une belle affaire ! Que n'y allez-vous tout seul?...

— Je ne demande pas mieux...

— Alors, moi, je reste ici et ne me mêle plus de rien.

— Allons, va, puisqu'il faut te laisser faire à ta guise.

Puis, plus bas :

— Fais-lui toutes sortes de promesses, à ta tante.

— Je lui promettrai que vous vous teindrez pour elle la barbe et les cheveux.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle m'a avoué qu'elle n'aimait que les bruns, ma chère tante.

— Fat !

Et le duc poussa par l'épaule Lorenzino, dont l'œil

lança un regard de haine et de colère qui fit tressaillir le Hongrois.

Aussi, tandis que Lorenzino descendait à pas lents et efféminés le magnifique escalier de marbre du palais Riccardi, le sbire s'approcha-t-il de son maître, et, avec la familiarité que le duc permettait aux agents de ses plaisirs et de ses crimes :

— Monseigneur, dit le Hongrois, la première fois que votre damné cousin descendra d'un second étage avec une corde, laissez-moi couper la corde, dites!...

— Et pourquoi cela, double brute? demanda le duc.

— Parce que j'ai une idée... c'est que cet homme vous trahit.

— Coupe la corde, le Hongrois, tu en es le maître.

L'œil du sbire brilla de joie.

— Seulement, si tu fais cela, continua le duc, j'ordonne au bourreau de renouer les deux bouts et de te

prendre le cou dans le nœud... Te tiens-tu pour averti ?

— Oui, monseigneur, murmura le Hongrois en se retirant.

— Allons, viens ici, dit le duc.

Le Hongrois se retourna en faisant la moue.

— J'avais promis cent florins d'or à celui qui me dirait le premier l'adresse de Luiza.

— Je le sais, monseigneur, et j'espérais bien les avoir gagnés.

— Mais j'avais ajouté que j'en donnerais cinquante au second... Tiens, les voici.

Et le duc jeta une bourse au sbire comme il eût jeté un os à un chien.

Le Hongrois ramassa la bourse en grognant, la pesa dans sa main pour voir si elle contenait à peu près la somme promise, et revenant sur ses soupçons :

— C'est égal, monseigneur, dit-il, plus vous serez

bon pour moi, plus je vous dirai : Défiez-vous de cet homme !

Et il s'éloigna, laissant le duc pensif, contre son habitude.

VI

LA COLOMBE DE L'ARCHE

Pendant que le Hongrois exposait bien inutilement, comme on l'a vu, ses craintes au duc Alexandre, Lorenzino sortait du palais Riccardi, et, cessant d'être en vue, franchissait à grands pas la distance qui le séparait de sa petite maison à lui, merveille de goût et d'élégance, boudoir digne d'Alcibiade ou de Fiesque.

Une fois la porte de la rue fermée, il monta rapidement l'escalier, et, bien avant le Birbante, arriva

dans le cabinet où l'attendait la personne annoncée, et qui n'avait pas voulu se faire connaître.

Mais, au bruit des pas de Lorenzo, qui sans doute lui étaient familiers, elle arracha son masque, et, se levant, se précipita au-devant de lui.

— Luiza!... s'écria Lorenzino avec un étonnement mêlé de terreur.

Luiza se jeta dans les bras de son fiancé.

— Luiza! répéta Lorenzo en regardant autour de lui avec inquiétude et en faisant signe au Birbante de garder la porte. Mon Dieu! qui donc a pu te faire commettre cette imprudence de venir ainsi chez moi en plein jour?...

— Lorenzo, s'écria la jeune fille, le duc sait où je demeure!...

— N'est-ce que cela? demanda en riant Lorenzo.

— Juste ciel! ne trouves-tu donc pas que c'est le plus grand malheur qui puisse arriver?...

— En tout cas, je l'avais prévu, chère enfant, et

j'avais d'avance pris mes précautions. Maintenant, dis-moi, car je dois tout savoir, comment la chose est-elle arrivée?

— Ce matin, en sortant de la Santissima-Annunziata, où j'avais été entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

Lorenzo fit un mouvement d'épaules.

— Je t'avais cependant bien recommandé, enfant, lui dit-il, de ne jamais sortir sans ton masque.

— Je l'avais, Lorenzo de mon cœur ; mais ignorant qu'un homme fût là pour m'épier, je m'étais un instant démasquée pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite : l'homme était caché derrière le bénitier.

— En sorte que tu as été reconnue et, par conséquent, suivie?

— Jusqu'à la maison...

— Il fallait entrer chez quelque amie pour lui donner le change, et sortir par une porte de derrière.

— Que veux-tu, Lorenzo ! je n'y ai point songé : en me voyant suivie, j'ai perdu la tête.

— Et cet homme, c'était le Hongrois?

— Oui, je l'ai fait voir à Assunta, et Assunta l'a reconnu.

— Je savais tout cela.

— Comment ! tu savais tout cela?... et comment?...

— Je viens de chez le duc.

— Eh bien?...

— Eh bien, il ne faut pas t'inquiéter, enfant de mon cœur.

— Ne pas m'inquiéter !... et comment cela?

— Tu as au moins trois jours et trois nuits devant toi.

— Trois jours et trois nuits?...

— En trois jours et trois nuits, il se passe bien des choses, dit Lorenzo.

— Mais rappelle-toi donc qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite, tu

m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

— Oui, car alors il y avait un énorme danger.

— Maintenant, il n'y en a plus?...

— Il est moindre, du moins.

— Ainsi, tu n'es point effrayé que le duc connaisse ma demeure?

— Je lui avais dit ton adresse avant que le Hongrois la lui donnât.

La jeune fille demeura un instant interdite.

— Lorenzo, dit-elle, je te regarde, je t'écoute... je ne te comprends pas.

— Tu crois en moi, Luiza?

— Oh ! oui...

— Eh bien, alors, qu'as-tu besoin de me comprendre?

—Je voudrais cependant bien lire dans ton cœur...

— Demande tout à Dieu, excepté cela, pauvre enfant!

— Et pourquoi?

— Autant vaudrait te pencher sur un abîme...

Puis, en riant de son rire étrange :

— Ce que tu verrais, continua-t-il, te donnerait le vertige.

— Lorenzino!

— Toi aussi?...

— Non, Lorenzo, mon Lorenzo bien-aimé!

— N'as-tu donc que cette nouvelle à m'apprendre, Luiza? demanda Lorenzo et la regardant fixement.

— Saurais-tu déjà l'autre?

— Que ton père est à Florence, n'est-ce pas?

— Mon Dieu!...

— Tu vois, je la sais....

— Mais tu sais donc toute chose, toi?... s'écria la jeune fille épouvantée.

— Je sais que tu es un ange, ma Luiza, et que je t'aime, répondit Lorenzino.

— Oui, ce matin, un moine est venu qui m'a

annoncé cette joyeuse et terrible nouvelle, et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour.

— Tu ne lui as rien avoué? demanda Lorenzino.

— Si fait, mais sous le sceau de la confession.

— Luiza, Luiza!...

— Il n'y a rien à craindre, c'est fra Léonardo, l'élève de Savonarole.

— Luiza, Luiza, je me crains moi-même... Et tu as vu ton père?

— Non, le moine m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

— Eh bien, je suis plus heureux que toi, car je l'ai vu, moi.

— Quand cela?

— Hier au soir.

— Ici, chez toi?

— Non, à la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer et où il attendait que je sortisse.

— Et tu lui as parlé?

— Oui.

— Que t'a-t-il dit, mon Dieu ?

— Il m'a proposé d'être ton époux...

— Et ?

— Et j'ai refusé, Luiza,

— Refusé, Lorenzo ?...

— Refusé.

— Tu dis que tu m'aimes, cependant?

— C'est parce que je t'aime que j'ai refusé, Luiza.

— Mon Dieu ! tu seras donc pour moi un éternel mystère, Lorenzo ? Tu as refusé !...

— Oui, car l'heure n'est pas venue. Écoute-moi, Luiza... Tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence?

— Oh! qui, s'écria vivement la jeune fille ; mais je te jure que je n'en ai jamais rien cru, Lorenzo.

— Ne te fais pas plus forte que tu n'es, Luiza : plus d'une fois tu as douté.

— Quand tu n'étais pas là, c'est vrai, Lorenzo; mais à peine t'apercevais-je, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur les miens comme ils le sont en ce moment, que je me disais : Le monde entier se trompe, mais mon Lorenzo ne me trompe pas!

— Et tu avais raison, Luiza. Aussi juge ce que j'ai souffert lorsque, voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances; quand, n'ayant qu'à faire un signe de la tête pour qu'il soit à moi; quand, n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir, j'ai refusé, oui, refusé, ce que dans un autre temps j'eusse payé de ma vie!... Ce que j'ai souffert cette nuit, Luiza, ce que j'ai dévoré de larmes amères, ce que j'ai dissimulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais...

« Pauvre enfant! Dieu chasse de ton front béni jusqu'à l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il a amassées sur le mien! »

Et Lorenzino, avec un soupir, laissa tomber son front entre ses deux mains.

— Mais pourquoi as-tu refusé ? demanda la jeune fille.

— Parce que, répondit Lorenzino en prenant avec un mouvement convulsif les mains de la jeune fille qu'il serra dans les siennes, parce que j'ai la force de supporter l'humiliation qui ne pèse que sur moi, mais que ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirais pas pour celle que j'aime. A celle que j'aime, il faut un front chaste, pur, souriant; cette chasteté virginale, cette pureté angélique, cette inaltérable sérénité, je les ai trouvées en toi.

Il poussa un soupir.

— Eh bien, ajouta-t-il, en devenant la femme de Lorenzo, tu perdrais tout cela.

— Mais, demanda timidement la jeune fille, un jour viendra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchements ni mystères?... un jour

viendra où, à la face de tous, nous pourrons avouer notre amour?...

— Oh! oui, s'écria Lorenzo en levant un bras vers le ciel et en la serrant de l'autre contre son cœur, et, je l'espère, ce jour n'est pas loin!...

— Oh! ce sera un beau jour pour moi, mon ami! dit la jeune fille.

— Et un grand jour pour Florence! continua Lorenzino, se laissant pour la première fois peut-être aller à son enthousiasme. Jamais duchesse montant sur un trône n'aura un cortége de joie et d'acclamations pareil au tien! Que Dieu et ton amour ne me manquent pas, et tes rêves de bonheur, je te le jure, Luiza, seront encore loin de la réalité!...

— Ainsi donc, Lorenzo, si mon père m'appelle...

— Va hardiment à lui, dis-lui ton amour chaste et pur, dis-lui mon amour profond et éternel.

— Et le duc?...

— Ne t'en inquiète point, cela me regarde.

— Monseigneur... dit un domestique à travers la porte.

— Qu'y a-t-il? demanda Lorenzo.

— C'est un comédien qui, ayant appris que vous vouliez faire représenter une tragédie pour les plaisirs du duc Alexandre, demande à être engagé dans votre troupe.

— C'est bien, dit Lorenzo, qu'il attende. Je suis enfermé, je travaille; dans un instant j'ouvrirai la porte, qu'il entre alors.

Puis, se retournant vers Luiza :

— Et toi, mon enfant, mets ton masque, afin que nul ne sache que tu es venue ici. Passe par ce cabinet; cet escalier dérobé te conduira dans la cour.

— Adieu, mon Lorenzo! Quand te reverrai-je?...

— Cette nuit, probablement. A propos, Luiza, où est ton père? Tu hésites?... Je comprends, ce n'est pas ton secret; garde-le...

— Oh! non, pas de secrets pour toi, Lorenzo! s'écria

la jeune fille en se jetant dans les bras de son amant. Mon père est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Leonardo. Adieu !

Et, légère comme une colombe qui déploie ses ailes, elle s'élança dans l'escalier, ne se retournant que pour envoyer de la main et des lèvres un dernier baiser à Lorenzo.

Celui-ci resta appuyé à la rampe tant qu'il put apercevoir la jeune fille dans la sombre spirale; puis, lorsqu'elle eut disparu, il revint ouvrir la porte et alla s'asseoir près d'une table où se trouvait à portée de sa main un riche pistolet damasquiné d'or.

L'homme que le domestique avait annoncé apparut au bout d'un instant sur le seuil de la porte

VII

UNE SCÈNE DE LA TRAGÉDIE DE RACINE

C'était un homme de trente à trente-cinq ans, qui, dans sa première jeunesse, avait dû être d'une de ces grandes et sévères beautés du midi de l'Italie ; mais sans doute l'habitude du théâtre avait donné à ses traits une telle mobilité, en même temps que la fatigue avait donné à sa barbe et à ses cheveux un si précoce reflet d'argent, qu'il était bien difficile de retrouver l'ancien homme sous le masque du comédien sans âge réel qui se présentait devant Lorenzino.

Lorenzino le regarda un instant de son œil perçant qui semblait avoir le don de lire au plus profond des cœurs ; puis, rompant le premier le silence que le comédien gardait sans doute par respect :

— C'est toi qui m'as demandé? fit-il.

— Oui, monseigneur, répondit le comédien en avançant de quelques pas.

Mais Lorenzino l'arrêta d'un geste en étendant la main vers lui.

— Un instant, l'ami, dit-il. J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons doivent toujours se parler à une certaine distance.

— Je prie monseigneur de croire que je connais trop celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

— Comment, drôle! dit Lorenzino en montrant dans une espèce de sourire ses dents blanches et aiguës comme celles du renard, est-ce que tu t'aviserais d'avoir de l'esprit, par hasard?

— Ma foi, monseigneur, répondit le comédien, il m'en est tant passé par la bouche depuis que j'ai joué votre comédie de l'*Aridorio*, qu'il n'y aurait rien

d'étonnant qu'il m'en fût resté quelques bribes au bout de la langue.

— Oh! oh! de la flatterie! Je te préviens, mon cher, continua Lorenzino, que l'emploi de flatteur est pris ici en double et en triple; ainsi, dans le cas où tu aurais compté débuter là dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

— Peste! monseigneur, soyez tranquille, continua l'imperturbable comédien; je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher ainsi sur leurs brisées... Non, je joue les premiers rôles et laisse les valets à qui voudra.

— Les premiers rôles tragiques ou comiques? demanda Lorenzo.

— Tragiques ou comiques, indifféremment.

— Et quels sont ceux que tu as joués? Voyons...

— J'ai joué à la cour de ce bon pape Clément VII, qui avait une si merveilleuse amitié pour vous, monseigneur, le personnage de Callimaco dans *la Man-*

dragore, et Benvenuto Cellini, qui était à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu; puis à Venise, j'ai rempli le rôle de Menco Parabolano dans *la Courtisane*, et, si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire, si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il a pris à cette soirée; enfin, à Ferrare, j'ai représenté, dans la tragédie de *Sophronisbe*, le caractère du tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Este m'a chassé le soir même de ses États, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'allusion qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, parole d'honneur!

— Ah ça! mais, s'il fallait t'en croire, dit Lorenzino, qui commençait à prendre intérêt au bavardage du comédien, tu serais un artiste de premier ordre?

— Mettez-moi à l'épreuve, monseigneur; mais, si vous voulez me voir véritablement dans mon beau

rôle, permettez-moi de vous dire un fragment de votre tragédie de *Brutus ;* superbe ouvrage, par ma foi ! mais qui, malheureusement, est à peu près défendu dans tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit.

— Et quel était le rôle que tu avais choisi dans ce chef-d'œuvre? demanda Lorenzino.

— Per Bacchо ! est-ce que cela se demande?.., Celui de Brutus.

— Ouais ! tu dis cela d'un ton qui sent son républicain d'une lieue... Est-ce que, par hasard, tu serais pour Brutus?

— Moi, je ne suis ni pour Brutus ni pour César : je suis comédien, voilà tout. Vivent les beaux rôles ! Avec votre permission, donc, je me ferai entendre à Votre Excellence, si elle me fait l'honneur de m'écouter, dans le rôle de Brutus.

— Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire?

— La grande scène du cinquième acte, voulez-vous?

— Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César ? demanda Lorenzino avec un imperceptible sourire.

— Justement.

— Va pour la grande scène, alors.

— Seulement, dit le comédien, si Votre Excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle me fasse donner les répliques ou soit assez bonne pour me les donner elle-même.

— Volontiers, dit Lorenzino, quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites en songeant à celle que je suis en train de faire... Ah ! c'est pour celle-là, ajouta-t-il avec un soupir, qu'il me faudrait un acteur !

— Eh bien, me voilà, moi ! dit le comédien. Ecoutez-moi d'abord, et vous verrez ce dont je suis capable.

— J'écoute.

— Voyons, nous sommes donc dans le vestibule du Sénat; voici la statue de Pompée; vous êtes César, je

suis Brutus ; vous venez de la place, je vous attends ici. La mise en scène vous convient-elle, monseigneur ?

— Parfaitement.

— Et maintenant, attendez que je me drape dans ma toge.

Le consciencieux comédien s'enveloppa de son manteau, et, faisant un pas vers Lorenzino, commença :

LE COMÉDIEN

Salut, César ! Un mot...

LORENZINO.

Parle, Brutus, j'écoute.

LE COMÉDIEN.

Ce soir, je suis venu t'attendre sur la route.

LORENZINO.

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

LE COMÉDIEN.

Tu te trompes, César, je viens en suppliant.

LORENZINO.

Toi, suppliant?

LE COMÉDIEN.

Tu sais que toute destinée,
Par un double principe en naissant dominée,
Voit le mal et le bien se partager son cours,
Et que les jours mauvais suivent les heureux jours,
D'un pas aussi certain qu'on voit dans leur carrière
La nuit suivre le jour et l'ombre la lumière.
C'est que l'homme toujours, de son pied envieux,
Veut dépasser le but que lui fixent les dieux,
Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,
Ce flambeau, dont il crut la lumière infinie,
Expire tout à coup dans sa débile main
Et le laisse aveuglé sur le bord du chemin;
Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,
Au premier pas qu'il fait, il roule dans l'abîme.
César, au nom des dieux, César, écoute-moi!...
Car cet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi...

LORENZINO.

Oui, Brutus, tu dis vrai; oui, c'est la loi commune;
Mais le destin pour tous n'a pas même fortune;
Chacun, selon son cœur, fait son sort différent :
Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand.
Le tout est d'écouter la secrète parole
Qui dit au serpent : « Rampe ! » et dit à l'aigle : « Vole ! »
Or, cette voix me dit : « Marche, marche, César !
Ton édifice attend une assise dernière,
Et César n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire. »

LE COMÉDIEN.

Et que veut donc César faire encore de plus?
Les Bretons sont soumis, les Gaulois sont vaincus;
Carthage est muselée et rugit à la chaîne;
L'Égypte saigne aux dents de la louve romaine,
Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur les eaux,
Qu'un des mille abreuvoirs où boivent nos chevaux.
Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface.

Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.
Soit calcul, soit espoir, soit amour, soit terreur,
Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,
Dominant la nuée où le tonnerre gronde,
Les yeux sur le soleil, plane au-dessus du monde.
Que te faut-il encor? que veux-tu donc enfin,
Toi que de ton vivant l'on appelle divin?
N'est-ce donc point assez? et dois-tu punir Rome
De ce qu'en te créant elle fit plus qu'un homme?...

LORENZINO.

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,
N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.
Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,
Que mon nom éblouit et que ma gloire blesse,
Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,
Où, prenant corps à corps le Titan mon rival,
Dans les champs de Pharsale, au visage frappée,
Je la blessai du coup qui renversa Pompée.
Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.

Les dieux l'ont décidé.

LE COMÉDIEN.

Tais-toi, César, tais-toi
Paix et religion à la grande victime,
Car ta victoire un jour pourrait bien être un crime...
Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur
Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur :
Spectre qui grandira sous la main de l'histoire
Pour faire de son sang une tache à ta gloire.
Votre cause est encore à juger aujourd'hui :
Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui.

LORENZINO.

Il paraît que Brutus, en sa haine éternelle,
A remplacé l'esclave à la voix solennelle
Qui du triomphateur accompagne le char,
Et qu'il vient comme lui pour crier à César,
Au milieu des tranports que fait éclater Rome :
« Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme ! »

LE COMÉDIEN.

Non, César est un dieu, si César aux Romains
Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.
Mais, sourd à ce conseil, si César trahit Rome,
César n'est plus un dieu, César est moins qu'un homme :
César n'est qu'un tyran...

(Suppliant au lieu de menacer.)

Mais quand tu me verrras
Tomber à tes genoux, mais quand tu m'entendras
Une dernière fois crier d'un cri suprême :
« Pitié pour les Romains et pitié pour toi-même! »
Alors tu changeras de projet... O fureur!
Tu ne me réponds pas?...

LORENZINO

Place à ton empereur!

LE COMÉDIEN.

Et bien, meurs donc, tyran!...

En prononçant ces derniers mots, le comédien, qui

peu à peu s'était rapproché de Lorenzino, tira un poignard de sa poitrine, et écartant son manteau, frappa Lorenzino d'un coup qui ne pouvait manquer d'être mortel si la pointe du poignard n'eût rencontré sous l'habit de l'ami du duc une cotte de mailles sur laquelle elle s'émoussa.

Cependant, le coup fut si violent, que le jeune homme chancela.

— Ah ! s'écria le comédien en reculant d'un pas, il est cuirassé, le démon !...

Pour la première fois peut-être, Lorenzino fit entendre un franc éclat de rire, et s'élançant d'un seul bond à la gorge du comédien, il commença une lutte d'autant plus effroyable, qu'elle était muette et qu'il était facile de voir qu'elle devait être mortelle.

A la première vue, à l'aspect de ces deux hommes, l'un aux membres robustes et musculeux, l'autre au corps grêle et féminin, on n'eût pas un instant douté que la victoire ne restât à celui qui avait toutes les

apparences de la force. Cependant, au bout d'une minute, ce fut l'athlète dont les reins commencèrent à plier, et qui, tombant sur le parquet avec un cri étouffé, se trouva à la merci de son frêle adversaire.

Au même instant, on vit briller aux mains de Lorenzino ce merveilleux petit poignard, aigu comme une langue de vipère, avec lequel, une heure auparavant, il perçait des florins chez le duc.

Puis, d'une voix saccadée et railleuse :

— Ah ! ah ! dit-il en approchant le poignard de la gorge du comédien, il paraît que les rôles sont changés, et que c'est César qui va tuer Brutus...

— Duc Alexandre, remercie le ciel ! murmura le vaincu d'une voix étranglée.

— Eh ! fit Lorenzino en écartant son poignard de la gorge où il était prêt de disparaître, un instant..... Que viens-tu de dire là ?...

— Rien, répondit le faux comédien d'une voix sombre.

— Si fait, si fait, insista Lorenzino. Peste! tu as dit quelque chose...

— Je dis, reprit le sbire, que le ciel ne veut pas que Florence soit libre, puisqu'il fait de toi un bouclier au duc Alexandre.

— Ah çà! fit Lorenzino, tu voulais donc tuer le duc Alexandre?

— J'avais fait le serment qu'il ne mourrait que de ma main.

— Diable! voilà qui change tout à fait la face des choses, dit Lorenzino en lâchant son adversaire. Relève-toi, assieds-toi, et conte-moi un peu cela. J'écoute.

Le sbire se releva sur un genou; puis, avec un accent où se confondaient la honte et le désespoir :

— Lorenzino, dit-il, ne te raille pas de moi. J'ai voulu te tuer, je n'ai pas réussi; tu es le plus fort... Sonne tes gens, envoie-moi à la potence et que tout soit dit.

— Je te trouve encore plaisant de parler comme si tu étais le maître ici! dit Lorenzino de ce ton railleur qui lui était habituel. Et si j'avais le caprice de te laisser vivre, qui donc pourrait m'en empêcher, dis?

— Me laisser vivre! dit le sbire en tendant les deux mains vers le jeune homme. Tu pourrais me laisser vivre?

— Peut-être, Michele de Tavalaccino, dit Lorenzo en appuyant sur le nom de celui qui venait de tenter d'être son assassin.

— Tu sais mon nom? s'écria le sbire étonné.

— Et peut-être aussi ton histoire, mon pauvre Scoronconcolo!

— Eh bien, alors, tu comprends, Lorenzino?

— En effet, j'ai entendu vaguement parler de l'histoire; car, à cette époque, j'étais à Rome. Voyons, conte-moi cela.

— Puisque tu m'as reconnu, dit Michele, tu sais qui j'étais?

— Pardieu ! dit Lorenzino s'accommodant pour écouter à son aise, tu étais le bouffon du duc Alexandre.

— As-tu jamais aimé, Lorenzino ?

— Moi ? dit le jeune homme d'une voix froide et tranchante comme l'acier. Jamais !

— Eh bien, j'aimais, moi ; j'étais assez insensé pour cela. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être isolé, banni, méprisé comme l'est un malheureux bouffon que le prince, quand il en est las, pousse à ses courtisans pour qu'ils s'en amusent à leur tour ! Tu ne sais pas ce que c'est que de cesser d'être un homme pour devenir une chose qui rit, qui pleure, qui grimace... une chose sur laquelle chacun frappe pour en tirer le son qui lui convient, une marionnette dont tout le monde tiraille le fil... Voilà ce que j'étais, moi !... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au milieu de cette nuit obscure, je vis briller un jour un rayon de soleil ; une jeune fille m'aima. C'était une

douce et belle enfant, jeune, pure et souriante; le lis le plus chaste était moins blanc que son front; une feuille arrachée au cœur d'une rose n'était pas plus fraîche que sa joue. Elle m'aima, moi!... Comprenez-vous, monseigneur?... moi, pauvre bouffon, pauvre cœur isolé, pauvre tête vide!... Alors j'eus toutes les espérances des autres hommes; je rêvai l'ivresse de l'amour, je devinai les joies de la famille. J'allai trouver le duc et lui demandai la permission de me marier. Il éclata de rire. « Te marier, toi! s'écria-t-il, te marier!... mais tu deviens donc véritablement fou, mon pauvre bouffon? Ne sais-tu pas ce que c'est que le mariage? N'as-tu pas remarqué que depuis le mien je suis plus difficile à amuser? A peine serais-tu marié, mon pauvre Scoronconcolo, que tu deviendrais triste, morose, soucieux; à peine serais-tu marié, que tu ne me ferais plus rire. Allons, allons, bouffon, assez sur ce sujet, ou, la première fois que tu m'en parleras, je te ferai donner vingt coups de

verge. » Le lendemain, je lui en reparlai, et il me tint parole... Je fus fouetté jusqu'au sang par Jacoppo et le Hongrois. Le surlendemain, je lui en reparlai encore. « Allons, dit-il, je vois bien que la maladie est invétérée et qu'il faut les grands moyens pour te guérir. » Alors, du ton d'un maître qui s'intéresse à la souffrance de son serviteur, il me demanda le nom de celle que j'aimais, son adresse, sa famille. Je crus qu'il consentait à mon bonheur; je me jetai à ses pieds, je baisai ses genoux; puis je courus chez Nella, et nous passâmes une journée d'indicible bonheur. Le soir, il y avait orgie au palais; il y avait le duc, il y avait Francesco Guiccardini, il y avait Alexandre Vitelli, il y avait André Salviati, il y avait moi, enfin; j'étais de toutes les fêtes. Quand ils furent échauffés par les propos, par la musique, par le vin, une porte s'ouvrit, et l'on jeta au milieu d'eux une jeune fille... Cette vierge, cette martyre, monseigneur, c'était celle que j'aimais, pour laquelle j'eusse

donné ma vie, mon âme... c'était Nella... Oh! s'écria le sbire en se traînant aux genoux de Lorenzino, laissez-moi vivre, monseigneur, laissez-moi me venger, et, sur l'honneur, quand j'aurai égorgé ce tigre, je reviendrai me coucher à vos pieds... je vous tendrai la gorge et je dirai : A ton tour, Lorenzino, à ton tour! Venge-toi de moi comme je me suis vengé de lui!...

— Ce n'est pas tout, Michele, dit Lorenzino, sans que l'on pût deviner à un seul mouvement de son visage l'impression faite sur son cœur par le récit qu'il venait d'entendre.

— Que voulez-vous que je vous dise, et qu'importe le reste? reprit le sbire. Je me sauvai de cette cour maudite; je courus devant moi comme un insensé jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane. A Bologne, je trouvai Philippe Strozzi. Je le savais un des plus mortels ennemis du duc; je me mis à son service, à la seule condition que, quand nous rentre-

rions à Florence, ce serait moi qui le frapperais. Hier au soir, nous rentrâmes ; au moment où nous passions devant le couvent de Santa-Croce, on en emportait le corps de Nella, morte de honte, de douleur, de désespoir !... Oh ! cette fois, c'est bien tout !...

— Oui. Et quant au reste, quant à l'ordre donné par Philippe Strozzi de m'assassiner parce que je n'avais pas voulu épouser sa fille, quant à ta tentative manquée, quant à ce qui vient de se passer ici, ce n'est point la peine d'en parler, je comprends...

Lorenzino s'arrêta ; puis, après un instant de silence :

— Eh bien, dit-il, réponds-moi, Michele... Si au lieu d'appeler mes gens et de te faire pendre, comme tu me le conseillais tout à l'heure toi-même, je te donnais la vie, je te rendais la liberté, mais à une seule condition ?...

— Je l'accepte sans savoir ce qu'elle est, s'écria le sbire ; je la signe de mon sang, je la garantis de ma vie !

— Michele, dit Lorenzino d'une voix sombre, moi aussi j'ai à me venger de quelqu'un...

— Oh ! s'écria le sbire, cela vous est bien facile, la vengeance, à vous autres grands seigneurs !...

— Eh bien, voilà ce qui te trompe, Michele ; car ce quelqu'un est des plus familiers du duc, un de ceux qui étaient de l'orgie de Nella.

— Oh ! à toi, Lorenzino, à toi !... Et si tu as peur que je ne me sauve, si tu crains que je ne m'échappe, enferme-moi dans un cachot dont toi seul auras la clef, ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi.... Mais après, oh ! après, laisse-moi le duc !...

— Soit ; mais qui me répondra de ta fidélité ?

— Sur le salut de Nella !.... dit le sbire en étendant la main. Maintenant, qu'ordonnes-tu ? que faut-il que je fasse ?

— Ma foi, ce que tu voudras... Retourne près de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience ; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi, que

tu ne m'as pas tué aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

— Et après ?

— Après ?... Pourvu que tu te promènes toutes les nuits, de onze heures du soir à une heure du matin, dans la via Larga, c'est tout ce que je te demande.

— Alors, vous m'y enverrez quelqu'un, monseigneur ?

— Non ; au moment où j'aurai besoin de toi, je t'y prendrai moi-même.

— C'est tout ce que vous avez à m'ordonner ?

— Oui, va. A propos, tu as peut-être besoin d'argent ?

Et Lorenzino tendit à Michele une bourse pleine d'or.

— Merci, dit le sbire en la repoussant ; mais vous pouvez me faire un cadeau bien autrement précieux.

— Volontiers.

— Laissez-moi prendre une épée dans ce trophée.

— Choisis.

Michele examina les unes après les autres les cinq ou six rapières suspendues à la muraille, et s'arrêta à une lame de Brescia montée à l'espagnole.

— Celle-ci, monseigneur, dit-il.

— Prends, fit Lorenzino.

Puis, à lui-même :

— Allons, ajouta-t-il, le drôle s'y connaît.

— Ainsi donc? demanda Michele.

— Dans la via Larga, de onze heures à une heure du matin.

— Cette nuit?

— Cette nuit et toutes les nuits.

— C'est convenu, monseigneur, dit le sbire en bouclant le ceinturon de son épée; comptez sur moi.

— Pardieu! fit Lorenzino, j'y compte bien aussi.

Puis, lorsqu'il eut disparu dans les antichambres :

— En vérité, dit le jeune homme avec son rire

habituel, je crois que je suis plus heureux que Diogène et que j'ai trouvé mon homme.

Alors il resta un instant pensif et comme cherchant à se rappeler une chose importante qui lui restait à faire.

Tout à coup, se frappant le front :

— Et moi qui oubliais le plus important ! dit-il.

Et s'asseyant à une table, il écrivit :

« Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Leonardo. »

Un coup de sifflet fit venir le Birbante.

— Au duc Alexandre, dit Lorenzino ; et dis en descendant que je n'y suis pour personne, si ce n'est pour monseigneur le duc, pour lequel j'y suis toujours.

VIII

LA CELLULE DE FRA LEONARDO

Le couvent de Saint-Marc, où Philippe Strozzi avait trouvé un abri, est situé entre la via Larga et la via del Cocomero, les deux plus belles rues de Florence. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les voyageurs attirés par un souvenir d'art et par un souvenir religieux : par les tableaux ou plutôt par les fresques de Beato-Angelico, et par le martyre de Savonarole.

C'est dans la cellule d'un des disciples de cet homme, dont la mémoire est en si grande vénération à Florence, que l'on raconte ses derniers moments, que l'on cite ses dernières paroles, comme s'ils étaient d'hier; que tous les ans, enfin, on trouve le lieu de son sup-

plice jonché de fleurs, — c'est dans cette cellule, disons-nous, que Philippe Strozzi était enfermé.

Le proscrit était plus calme. Le matin, il avait envoyé son hôte chez Luiza. Fra Leonardo, porteur des reproches paternels, avait reçu la confession de la jeune fille, et il était revenu tendant les bras à Philippe Strozzi, en lui disant :

— Vous pouvez toujours bénir, aimer, embrasser votre enfant, et pardonner à Lorenzino.

— Mais je vous dis qu'elle l'aime! s'écria le vieillard; je vous dis que je l'ai vu sortir à une heure du matin de chez elle! je vous dis que c'est un misérable!

— Oui, insista le moine, oui, elle l'aime, et d'un amour pur et fraternel.

— L'amour d'un Lorenzino, un amour pur et fraternel! Et c'est vous qui me dites cela, mon père, vous habitué à lire au fond du cœur des hommes! c'est vous qui venez prendre la défense de cet infâme!

Le moine resta rêveur; et, posant la main sur l'épaule de Philippe Strozzi :

— Oui, mon fils, reprit-il, oui, tu l'as dit; oui, il y a peu d'âmes que je n'aie sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'aie mesuré la profondeur. Eh bien, te le dirai-je, Strozzi, Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée me soit toujours restée inconnue. Cependant, plus que tous les autres, je l'ai suivi des yeux, car tu le sais bien, longtemps l'espoir des républicains a reposé sur lui. Eh bien, plus je me suis penché sur les hommes, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur. Depuis son retour de Rome, il y a de cela un an, il est devenu impénétrable à tous les yeux, même aux nôtres; car, depuis son retour, pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la pénitence. Oh! s'écria le moine avec terreur, oh! celui qui pour la première fois entendra la confession de cet homme!...

— Oui, dit Philippe Strozzi d'une voix sombre, si toutefois il ne meurt pas sans confession !

Fra Leonardo secoua la tête.

— N'importe, n'importe, dit-il, tout n'est pas perdu pour cet homme, puisqu'il aime. L'amour est une croyance, et le cœur où il reste un rayon d'amour n'est jamais entièrement renié de Dieu.

— Suis-je assez malheureux ! s'écria Strozzi, et fallait-il, pour achever de briser mon cœur déjà si plein de doute, que l'amour de cet homme s'arrêtât sur Luiza, et que Luiza le lui rendît !

— Strozzi, Strozzi, dit le moine, au lieu d'accuser le ciel, remerciez-le donc, au contraire, de ce que la pauvre enfant, abandonnée comme elle l'était et croyant obéir à l'amour paternel, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange.

— Oh ! si je le croyais !... murmura Strozzi.

— Crois, puisque je te l'affirme, dit fra Leonardo en étendant la main.

— Mais alors, s'écria le pauvre père, dont le cœur débordait, pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même? Il me semble que, si c'était elle qui me le dît, je ne douterais plus.

— Ne doute plus, car me voilà, s'écria Luiza, qui, amenée par le moine dans la cellule voisine, avait tout entendu et n'attendait qu'un mot de tendresse de son père pour se jeter dans ses bras.

En même temps que la jeune fille entrait par une porte, le moine, qui ne voulait pas être un obstacle aux épanchements du père et de la fille, sortait par l'autre.

Il y eut un instant où les paroles et les baisers se confondirent, et où Dieu seul put entendre les remercîments que le père et la fille lui adressaient en balbutiant.

Alors, Strozzi chercha des yeux fra Leonardo, et le vit refermant la porte.

— Vous nous quittez, mon père? lui demanda-t-il.

— Le bonheur passe si vite, répondit le moine, que, lorsqu'un homme est heureux, il est bon qu'il y ait près de lui un homme qui prie.

Et la porte se referma sur fra Leonardo.

Strozzi, plus faible contre la joie qu'il ne l'avait été contre la douleur, tomba sur un des escabeaux de bois qui servaient de siéges à l'austère dominicain.

Luiza s'assit à ses pieds.

— Mon Dieu, mon père, dit la jeune fille, comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi !

— Oh ! oui, s'écria Strozzi, oh ! oui, j'ai bien souffert, car tu ne sauras jamais combien je t'aime, Luiza. L'amour des parents est un mystère entre eux et le Seigneur. Depuis trois ans que j'ai quitté Florence, je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles. Toi et Florence, vous êtes mes deux seules amours, et, Dieu me pardonne, je crois que, de vous deux pauvres opprimées, elle ma mère, toi ma fille, c'est encore toi que j'aime le mieux.

— Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolaient.

— Tes frères sont des hommes forts, faits pour lutter, faits pour souffrir. Quand un père engendre un fils, il sait qu'il doit ce fils à la patrie; mais une fille appartient plus étroitement à son père. Une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge donc de tout ce que j'ai souffert, mon enfant, lorsque je songeais aux dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville et que je comprenais mon insuffisance à te protéger; mais toi, toi, ma fille qu'as-tu fait pendant tout ce temps?

— Tout ce temps, mon père, répondit Luiza, je l'ai passé entre la prière et l'amour. — J'ai prié pour vous, mon père; j'ai aimé Lorenzo.

— Donc, tu l'aimes? demanda Strozzi avec un profond soupir.

— A ne pas comprendre, si je le perdais, répondit

Luiza, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur.

— Mais, demanda en hésitant le vieillard, personne ne sait votre amour, n'est-ce pas?

— Personne, mon père.

— Où le vois-tu? comment le vois-tu?

— Jusqu'au moment où il m'a dit de quitter ma tante, je l'ai vu chez ma tante, et, depuis ce temps, je le vois dans la petite maison de la place Santa-Croce; là, il vient tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours masqué. Chaque fois, nous convenons d'un nouveau signal pour la prochaine fois. Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore. Tantôt il est triomphant et joyeux, tantôt il est sombre et abattu; parfois il est gai comme un enfant, parfois il pleure comme une femme.

— Et toi?

— Moi, je suis gaie ou triste selon qu'il est triste ou gai.

— Et du mariage arrêté autrefois entre vous, t'en parle-t-il encore?

— Oh! oui, bien souvent, mon père; et alors il s'exalte, alors il parle d'avenir, de puissance, de couronne et je ne le comprends pas plus que lorsqu'il se tait, car tout est mystérieux en lui, mon père.

— Mon enfant... mon enfant!

— Rassurez-vous, mon père, ce n'est pas Lorenzo que vous avez à craindre.

— Oui, c'est vrai; tu me rappelles qu'un autre danger te menace encore... Il t'aime donc, ce misérable duc?

— Personne ne me l'a dit encore; mais plusieurs fois, et ce matin encore, j'ai été suivie par des hommes masqués et j'ai senti, au frémissement de mon cœur, que j'étais en péril.

— Il ignore où tu habites?

— Depuis quelques heures, il le sait.

— O mon Dieu!

— J'ai été bien effrayée d'abord, mais ensuite Lorenzo m'a dit que je n'avais rien à craindre, et j'ai été rassurée.

— Lorenzo ! tu l'as donc vu ?

— Ce matin, oui, mon père.

— Et t'a-t-il dit qu'hier au soir nous nous étions vus, nous ?

— Il me l'a dit.

— T'a-t-il dit que je lui avais offert de te donner à lui pour femme?

— Oui, mon père.

— Et t'a-t-il dit qu'il avait refusé

— Il m'a dit tout cela.

— Qu'as-tu pensé, alors?

— Je l'ai plaint, mon père.

— Tu l'as plaint?

— Oui , parce que je sais qu'il a dû souffrir.

— Mais où l'as-tu vu ?

— Chez lui.

— Tu as été chez lui, via Larga, dans sa maison infâme?

— Je croyais le danger pressant.

— Et c'est toi la première qui lui as parlé de moi?

— Non, c'est lui le premier qui m'a parlé de vous.

— Il ignore où je suis, n'est-ce pas?

— Excusez-moi, mon père, il le sait.

— Qui le lui a dit?

— Moi.

— Malheureuse, tu me perds, tu te perds avec moi! s'écria Strozzi.

— O mon père, comment pouvez-vous supposer...?

— Et toi, comment peux-tu être à ce point aveugle et crédule? A cette heure, Luiza, le duc Alexandre sait tout. A cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir; et c'est ton fol amour, c'est ta confiance insensée qui nous a perdus! O malheureuse! que Dieu te pardonne, comme je te pardonne! mais qu'as-tu fait!...

Et Strozzi, qui s'était levé, se laissa retomber sur son siége en se tordant les bras.

En ce moment, des coups retentirent violemment frappés à la porte du couvent.

— Écoute! dit Strozzi en étendant la main du côté d'où venait le bruit.

— Eh bien? demanda Luiza haletante.

— Entends-tu? Tiens, regarde, et doute encore!

Et, prenant sa fille par le bras, Strozzi la traîna jusqu'à la fenêtre de la cellule, d'où elle put voir étinceler des armes à travers la porte entr'ouverte.

— Des sbires!... des soldats!... le duc! s'écria Luiza. Mon père, mon père, tuez-moi! Mais, non, c'est impossible! Oh! vous aurez été trahi!

— Oui, j'ai été trahi; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille!

— Oh! attendez, attendez, mon père, avant de nous condamner ainsi.

L'attente ne fut pas longue. Fra Leonardo parut sur la porte de la cellule.

— Mon frère, dit-il en s'adressant à Philippe Strozzi, êtes-vous prêt pour le martyre?

— Oui, répondit froidement le vieillard.

— C'est bien, continua le moine, car voici les bourreaux.

En ce moment, on entendit la voix du duc Alexandre qui disait :

— Restez à cette porte et ne laissez passer personne. Vous autres, suivez-moi.

Et il parut suivi, en effet, de Jacoppo et du Hongrois, les deux sbires habituels de ses expéditions secrètes.

— Ah! ah! dit-il en riant, on m'avait donc dit vrai, et le loup est pris au piége.

— Qui es-tu, et que veux-tu? s'écria frère Leonardo en s'élançant entre le duc et Strozzi.

— Qui je suis? dit le duc raillant. Je suis, comme

tu le vois, mon digne père, un pieux pèlerin qui visite les maisons du Seigneur, pour récompenser ou punir ceux qui, dans leur orgueil, se croient au-dessus des récompenses et des punitions. Ce que je veux !...

Et il écarta violemment le moine.

— Je veux que tu me fasses place, car j'ai à parler à cet homme.

Mais fra Leonardo se rejeta au-devant de Strozzi, s'exposant le premier à la colère du duc.

— Cet homme est l'hôte du Seigneur, dit-il; cet homme est sacré, et l'on n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps.

— C'est bien, dit le duc, dont l'œil lança un double éclair; on y passera. Crois-tu que celui qui pour monter au trône a foulé le cadavre d'une ville s'arrêtera de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine?

— Allons, dit le Hongrois s'approchant et portant la main à son poignard, faut-il...?

— Non, il ne faut pas, ou du moins pas encore; tu

es toujours pressé, toi?... Allons, répéta Alexandre s'adressant de nouveau à fra Leonardo, place à ton duc!

— Mon duc? répondit le dominicain; je ne connais pas ce nom. Je sais ce que c'est qu'un gonfalonier, je sais ce que c'est qu'un prieur; je suis prêt à obéir à une balie; mais je ne sais pas ce que c'est qu'un duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un duché.

— Alors, dit le duc Alexandre, les dents serrées par la rage, place à ton maître!

— Mon maître! répondit fra Leonardo avec la même résolution, c'est Dieu! Je n'ai pas d'autre seigneur que celui qui est au ciel, et, tandis que la voix d'en bas me dit : « Va-t'en! » j'entends celle d'en haut qui me dit: « Demeure. »

— Eh bien, attends! répéta le Hongrois.

Mais le duc frappa du pied avec violence et jeta sur le sbire un regard qui le fit reculer.

— Attends donc! dit-il; et quand par hasard je

suis patient, sois-le donc aussi. Tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. Eh bien, moine, continua-t-il, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort!

Et, à un signe du duc, le Hongrois et Jacoppo écartèrent le moine, qui, en démasquant Strozzi, le laissa face à face avec le duc.

— Duc Alexandre, dit le vieillard en protégeant encore instinctivement sa fille du bras, tandis qu'il insultait le duc, je croyais que tu avais assez de ton chancelier, de ton bargello, de tes gardes, pour ne pas jouer toi-même le rôle de sbire. Je me trompais.

Le duc éclata de rire.

— Et comptes-tu pour rien, dit-il, le plaisir de rencontrer son ennemi face à face? Me prends-tu pour un de ceux qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, qui attendent patiemment et traîtreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre, et de frapper par derrière? Non; je marche à

la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi, moi : Strozzi, nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible dont la vie était l'enjeu; tu as perdu, Strozzi, paye!

— Oui, répondit Strozzi, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette si bien accompagné!

— Crois-tu que j'eusse peur, par hasard? crois-tu que je n'aurais pas été te trouver seul partout où j'aurais espéré te rencontrer? Oh! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre.

Alors, se retournant vers ses deux sbires :

— Jacoppo et le Hongrois, sortez, dit-il; refermez la porte sur nous, et, quelque chose que vous entendiez, ne venez point que je ne vous appelle.

Les deux sbires voulurent résister; mais Alexandre frappa du pied en se tournant vers eux, et tous deux, laissant fra Leonardo, qui alla s'agenouiller devant un prie-Dieu, sortirent en refermant la porte derrière eux.

— Eh bien, dit le duc avec une suprême hauteur, me voilà seul, Strozzi, seul contre vous deux. Ah ! oui, je comprends; je suis armé, et vous êtes sans armes. Attendez. Tiens, Strozzi, je jette cette épée.

Et le duc, en effet, tira son épée et la jeta derrière lui.

— Tiens, Strozzi, je t'offre ce poignard.

Et il tendit son poignard à Strozzi.

— Accours, vieux Romain... N'y a-t-il pas dans l'antiquité un Virginius qui tue sa fille, et un Brutus qui tue son roi ? Choisis entre les deux. Frappe, fais-toi immortel comme eux !... Allons, frappe ! mais frappe donc ! Que risques-tu ? Pas même ta tête : tu sais bien qu'elle est au bourreau. Et toi, moine, qui t'arrête? Ramasse cette épée et viens me frapper par derrière, si ta main tremble à me regarder en face.

— Mon Dieu défend à ses ministres de répandre le sang, répondit fra Leonardo d'une voix calme, mais ferme; sans quoi, duc Alexandre, je n'eusse pas remis

la cause de la patrie à un autre bras, et il y a longtemps que tu serais mort et que Florence serait libre.

— Eh bien, Strozzi, demanda le duc Alexandre, crois-tu que j'aie peur?

Il se fit un instant de silence, Luiza en profita.

— Non, monseigneur, non, dit-elle d'une voix tremblante, on sait que vous êtes brave. Eh bien, soyez aussi bon que vous êtes courageux.

— Silence, enfant! s'écria Strozzi, je crois que tu le pries!

— Mon père, insista Luiza, tandis qu'Alexandre remettait son épée au fourreau et son poignard à la gaîne, mon père, laissez-moi, Dieu donnera la force à mes paroles. Monseigneur!... continua-t-elle en s'inclinant.

Mais fra Leonardo, s'élançant de son prie-Dieu :

— Relève-toi, enfant! s'écria-t-il. Point de traité entre l'innocence et le crime; point de pacte entre l'ange et le démon! Relève-toi!

— Tu as tort, moine, dit le duc avec son rire plus terrible encore que sa colère ; elle était si belle ainsi, que j'allais oublier mon offense pour ne me souvenir que de mon amour.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria Strozzi en saisissant sa fille et en l'enveloppant de ses bras.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria fra Leonardo en adjurant le ciel de ses deux bras étendus, si tu vois de pareilles choses sans tonner, je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice

— Jacoppo ! le Hongrois ! cria le duc après avoir attendu un instant, comme pour laisser à Dieu le temps de frapper.

Les deux sbires entrèrent.

— A vos ordres, Altesse, dit le Hongrois.

— Remettez ces deux hommes aux mains des gardes, dit le duc en montrant fra Leonardo et Philippe Strozzi, et qu'ils soient conduits au bargello.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria Luiza, au

nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille; n'arrachez pas le prêtre à son Dieu.

— Tais-toi, et demeure, s'écria Strozzi. Pas un mot de plus, pas un pas en avant, ou je te maudis!

— Oh! murmura Luiza en tombant brisée sur ses genoux.

— Adieu, mon enfant, lui dit Strozzi; le Seigneur seul maintenant veillera sur toi; mais n'oublie jamais que c'est Lorenzino qui me tue.

— Mon père! mon père! s'écria la jeune fille en étendant ses deux mains vers le vieillard.

Mais lui, sans pitié pour ses supplications, lui jeta un dernier adieu plus rempli peut-être de colère que de tendresse, et sortit.

— O monseigneur! monseigneur!... dit Luiza toujours à genoux et s'adressant au duc, ne puis-je donc rien pour sauver mon père?

Le duc, qui était déjà près de la porte, revint à elle.

— Si fait, enfant, dit-il; car toi seule, au contraire, peux quelque chose pour le sauver.

— Et que faut-il que je fasse, monseigneur? demanda-t-elle.

— Lorenzo te le dira, répondit le duc.

Et il sortit.

IX

LE BARGELLO

Le Bargello, vaste édifice construit par Arnolfo di Lupo pour servir à la fois de cour criminelle et de prison, et sur les murailles duquel on a dernièrement découvert un portrait de Dante par Giotto, est encore aujourd'hui, avec son gigantesque escalier gardé par un lion, un des monuments de Florence qui rappel-

lent avec le plus de grandeur et d'originalité les époques terribles dont il vit s'accomplir les événements.

C'est au Bargello qu'avaient été conduits non-seulement Philippe Strozzi et fra Leonordo, mais encore Selvaggio Aldobrandini, tout blessé qu'il était, Bernardo Corsini, qui lui avait donné asile, et les autres patriotes que le duc avait cru devoir leur adjoindre, comme faisant partie de la conspiration tramée contre lui, et à laquelle il avait participé, disait-il, sinon de fait, au moins de cœur.

Tous avaient été enfermés dans la même chambre, vaste pièce aux fenêtres grillées et aux murs chargés d'inscriptions gravées par les nombreux martyrs de la même cause qui y avaient précédé les héros de ce récit.

Au moment où nous introduisons le lecteur au milieu de ces nobles victimes de la tyrannie du grand-duc, fra Leonardo est appuyé à l'une des colonnes qui soutiennent la voûte; Strozzi est assis; près de

lui est Selvaggio Aldobrandini, couché sur un banc, la tête appuyée sur un manteau roulé; les autres entourent Bernardo Corsini, monté sur un escabeau et occupé à écrire son nom sur la muraille avec un vieux clou.

— Que fais-tu là, Bernardo? demanda le moine.

—Tu le vois, mon père, répondit Bernardo; j'écris mon nom indigne près de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas et qui m'attendent au ciel.

Et il passa le clou à Vittorio dei Pazzi.

— A mon tour, dit Vittorio. Par le Christ, notre dernier prince élu par la nation! ces murs seront un jour le livre d'or de Florence. Tenez, voilà celui du vieux Jacob di Pazzi, mon aïeul; voilà celui de Jérôme Savonarole; voilà celui de Nicolas Carducci, de Dante, de Castiglione... Vive Dieu! la belle garde de nobles fantômes la liberté doit avoir là-haut!

— Écris le mien, Pazzi, s'écria Selvaggio, écris le mien entre le tien et celui de Strozzi. Il faut que la

postérité sache que j'en étais; et si la muraille est trop dure, viens prendre de mon sang pour l'écrire au lieu de le graver... ma blessure est encore fraîche et ne t'en refusera pas. Écris, écris : « Selvaggio Aldobrandini, mort pour la liberté! »

— A toi, Strozzi, dit Vittorio après avoir gravé le nom de Selvaggio Aldobrandini au-dessous du sien.

Et il lui tendit cet ignoble clou, devenu entre les mains des illustres prisonniers le burin de l'histoire.

Philippe Strozzi prit le clou et, à la hauteur de sa main, écrivit une sentence italienne que nous essayons de traduire dans ces deux vers :

Garde-moi de qui je me fie,
Et je me garderai de qui je me défie.

Vittorio se mit à rire.

— Le conseil est bon, dit-il; mais, donné par les murs d'une prison, il a le défaut d'arriver un peu tard.

Les autres continuèrent à inscrire leurs noms.

En ce moment, un familier de l'inquisition d'État parut.

— Philippe Strozzi est-il revenu de l'interrogatoire? demanda-t-il.

— Oui; qui le demande? fit Strozzi.

— Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure avec lui, répondit le familier.

— Une jeune fille! dit Strozzi avec étonnement. A moins que ce ne soit Luiza...

— C'est elle, mon père! cria de la porte la fille de Strozzi.

— Alors, viens, mon enfant, viens! dit Philippe en ouvrant ses bras. Je t'ai pardonné; les autres te pardonneront, je l'espère.

Puis tout à coup revenant à toute sa tendresse paternelle et la serrant dans ses bras avec terreur :

— Oh! mon enfant, s'écria-t-il, tu me fais trembler... De qui tiens-tu la permission de me voir?

— Du duc lui-même, répondit Luiza.

— Comment l'as-tu obtenue?

— J'ai été la chercher.

— Où cela?

— Au palais.

— Au palais, chez le duc?... s'écria Strozzi. Tu as été chez cet infâme?... La fille de Strozzi chez ce bâtard des Médicis!... Oh! j'aurais mieux aimé ne te revoir jamais que te revoir à cette condition... Va-t'en, va-t'en!...

Et il repoussa sa fille.

— Strozzi, sois homme... dit fra Leonardo en recevant la jeune fille entre ses bras.

Mais le vieillard se leva, et, tandis que l'innocente enfant le regardait pleine d'étonnement et de terreur :

— Elle a été chez lui!... dit-il en enfonçant ses mains dans ses cheveux. Elle est entrée dans cette caverne de débauche, dans cet antre de luxure!... Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la per-

mission de me voir une demi-heure?... Réponds, Luiza, réponds!

— Mon père, répondit la jeune fille avec une humble tendresse, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me dites. D'ailleurs, je n'étais pas seule; Lorenzo était près du duc, Lorenzo ne nous a pas quittés.

— Ainsi, Luiza, pas de conditions infâmes?

— Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille! Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir. Ils ont échangé quelques mots à voix basse, Lorenzo et lui; puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir d'autre chose que son regard.

— N'importe, reprit Strozzi en secouant la tête, il y a sous cette clémence, Luiza, quelque mystère terrible. Mais, n'importe, puisqu'une demi-heure t'est donnée, mettons cette demi-heure à profit. Ces minutes sont probablement les dernières que nous ayons à passer ensemble.

— Mon père!... s'écria Luiza.

— Dieu t'a donné la force, ma fille, dit le vieillard, et l'on peut te parler non pas comme à une enfant, mais comme à une femme.

— Oh! mon Dieu! vous me faites trembler, mon père, murmura la jeune fille.

— Tu connais l'homme qui demande ma tête!... tu connais le tribunal qui me juge!...

— Seriez-vous donc condamné, mon père?...

— Non... pas encore... mais je puis l'être... mais je le serai certainement. Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité de mes dernières heures que je vais te demander... Songe qu'il ne reste pas au condamné seulement à mourir, mais qu'il faut qu'il meure en chrétien, c'est-à-dire sans maudire et sans blasphémer...

— Merci à vous, mon Dieu! murmura fra Leonardo, à vous qui avez amené ici cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait presque perdue.

— Que faut-il que je fasse, mon père, pour vous rendre la tranquillité? Dites-le-moi, et à l'instant même je vous obéirai.

— Luiza... dit Strozzi d'une voix solennelle, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi que tu ne feras pas un pas vers cet homme pour me sauver, ma vie dût-elle en être le prix!... Jure-moi qu'il n'y aura aucun pacte entre ton innocence et son infamie!... Car, par l'âme de ta mère, par mon amour infini comme s'il était divin, Luiza, je te jure que tu ne me sauverais pas... que je mourrais désespéré... et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas au ciel!...

Luiza se laissa glisser sur ses genoux afin de donner plus de solennité à sa promesse, et, les deux mains dans celles du vieillard :

— Mon père, mon père, je vous le jure! dit-elle, et Dieu me punisse si je manque à mon serment!

— Ce n'est pas tout encore, continua Strozzi en posant ses deux mains sur la tête de sa fille et en la regardant avec une suprême tendresse, le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut survivre à ma mort... Ce que le duc n'a pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

— Mon père!... s'écria Luiza.

— Il peut tout! il ose tout! dit vivement le vieillard. C'est un infâme!...

— Mon Dieu! murmura la jeune fille en cachant son front rougissant entre ses mains.

— Luiza, insista Philippe, tu aimes mieux mourir jeune et pure, n'est-ce pas, que de vivre dans la honte et le déshonneur?...

— Oui! oui!... cent fois oui!... mille fois oui!... Dieu m'en est témoin!

— Eh bien... dit Strozzi d'une voix qui commençait à trembler malgré lui, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme... si tu ne voyais aucun

moyen de lui échapper... si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

— Achevez... dites, dites, mon père...

— Eh bien, un seul trésor me restait, que j'avais soustrait aux yeux de tous : un dernier consolateur, ami suprême qui devait m'abréger la torture et m'épargner l'échafaud... C'est ce poison...

— Donnez, mon père ! s'écria Luiza comprenant l'intention du vieillard.

— Bien, bien, Luiza ! dit Philippe ; merci. Ce flacon, c'est la liberté, c'est l'honneur ; prends-le, Luiza, je te le donne... Souviens-toi que tu es la fille de Strozzi !...

— Il sera fait comme vous le désirez, mon père, je vous le jure !...

Et elle étendit le bras, faisant à la fois le serment solennel de la voix et du geste.

— Merci ! dit Philippe ; maintenant, je mourrai tranquille. Et toi, mon Dieu, toi qui entends ce ser-

ment, n'est-ce pas, mon Dieu, que tu ne le laisseras pas s'accomplir?

En ce moment, la porte de la prison s'ouvrit, et le familier qui avait accompagné Luiza reparut; seulement, cette fois, il était accompagné d'un homme masqué.

L'homme masqué entra avec lui et s'arrêta à la porte.

— La demi-heure accordée par la permission est écoulée, dit le familier en s'adressant à la jeune fille, il faut me suivre.

— Oh! déjà! déjà! s'écria l'enfant.

— Va, ma fille, et sois bénie, dit Strozzi.

— Encore un instant, encore une seconde! insista la jeune fille en joignant les mains.

— Non, va, va! Adieu, mon enfant, pas de grâce de ces hommes.

— Adieu, mon père! dit Luiza.

— Au revoir dans le ciel, dit fra Leonardo.

— Oh ! murmura Philippe Strozzi en se tordant les mains.

— Courage, courage, pauvre père ! dit fra Leonardo en le serrant contre son cœur.

Pendant ce temps, Luiza, entraînée par le familier, s'éloignait.

Au moment où elle passait près de l'homme masqué :

— Luiza !... dit tout bas celui-ci.

Au son de la voix, la jeune fille tressaillit

— Lorenzino !... soupira-t-elle.

— Tu as toujours foi en moi ; demanda l'homme masqué.

— Plus que jamais !

— Eh bien, alors, à ce soir.

— A ce soir, répéta tout bas la jeune fille.

Et, le cœur plein d'espoir et de courage, elle sortit.

La porte se referma et l'homme masqué resta seul au milieu des prisonniers, dont tous les regards se fixèrent sur lui avec un étonnement mêlé de menaces.

Seul et absorbé dans sa douleur, Philippe Strozzi, aux bras de fra Leonardo, ne s'occupait pas de lui.

Vittorio dei Pazzi, faisant un pas vers lui, fut le premier qui lui adressa la parole.

— Qui es-tu, toi qui t'introduis masqué parmi nous? lui demanda-t-il; quelque espion de Maurizio? quelque sbire du duc?

— Es-tu le tortureur? Nous sommes prêts aux tourments, dit Bernardo Corsini.

— Es-tu le bourreau? continua Selvaggio Aldobrandini en faisant un effort pour se tenir debout. Nous sommes prêts à la mort!

— Voyons, parle, oiseau de malheur! reprit Vittorio; quelle nouvelle apportes-tu?

— Je vous apporte la nouvelle, dit Lorenzino en se démasquant, que vous êtes tous condamnés à mort, et que vous serez tous exécutés demain matin au point du jour.

— Lorenzino! s'écrièrent tous les prisonniers.

— Lorenzino ! répétèrent après les autres fra Leonardo et Strozzi.

— Que cherches-tu ? lui demanda Vittorio dei Pazzi.

— Que demandes-tu ? insista Bernardo Corsini.

— Que vous importe, répondit Lorenzino, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde qu'à prier et à mourir ?

Alors fra Leonardo s'avança à son tour.

— Lorenzo, dit-il, descends-tu dans les Catacombes pour insulter aux martyrs ? Que viens-tu faire ici ?

— Tu vas le savoir, moine, car c'est toi que je cherche.

— Que me veux-tu ?

— Dis à tous ces hommes de s'éloigner et de nous laisser isolés autant que possible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai un secret à te révéler, et que, comme je suis, moi aussi, en danger de mort, je veux que tu entendes ma confession.

— Ta confession! s'écria fra Leonardo en reculant d'un pas.

— Oui.

— Moi, entendre ta confession! dit le moine épouvanté; et pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Parce que ta vie est condamnée, parce que ta vie dépend de mon secret; parce que, enfin, dans tout Florence, je ne me fie à nul autre confesseur que toi.

— Mes frères, arrière tous! dit fra Leonardo la pâleur sur le front; car, ainsi qu'il l'avait dit à Strozzi, il se doutait qu'il allait entendre quelque chose de terrible.

Les prisonniers obéirent. Fra Leonardo s'assit au pied de la colonne, et Lorenzino s'agenouilla devant lui.

— Mon père, dit le jeune homme, il y a un an que je suis revenu à Florence, ayant déjà dans le cœur le projet que je vais exécuter aujourd'hui. A peine de retour dans ma ville natale, comme je craignais de

prêter aux autres les sentiments que j'avais moi-même, je parcourus les différents quartiers de la ville; j'interrogeai les maisons des pauvres et les palais des riches. Je me mêlai aux humbles ouvriers et aux orgueilleux patriciens. Une seule voix, pareille à un gémissement immense, s'élevait de tous côtés, accusant le duc Alexandre. L'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur; celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient; et je me dis : Non, il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi pour la tyrannie d'un seul homme.

— Ah! fit fra Leonardo, ce que nous avions rêvé, c'était donc vrai!

—Alors, reprit Lorenzino, je jetai les yeux autour de moi. Je vis la honte sur tous les visages, la terreur dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes. Je cherchai à quoi je pouvais m'appuyer, et je sentis que tout pliait sous ma main. La délation était

partout, au dedans et au dehors; elle pénétrait dans l'intérieur des familles; elle courait et discutait sur les places publiques, elle s'asseyait au foyer conjugal, elle se dressait sur les bornes des carrefours! Alors je compris que quiconque voudrait conspirer en de pareils jours ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras. Je compris que, pareil au premier Brutus, il devait couvrir son visage d'un voile assez épais pour que nul regard ne pût le percer. Lorenzo devint Lorenzino.

— Continue, mon fils, murmura fra Leonardo haletant.

—Il fallait arriver au duc, continua le jeune homme. Il fallait qu'il se défiât de tous, il fallait qu'il se fiât à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon. Non-seulement j'obéis à ses ordres, mais je prévins ses volontés; je devançai ses désirs... Pendant un an, Florence m'appela lâche, traître, infâme! pendant un an, le mépris de mes concitoyens passa sur moi,

plus lourd que la pierre d'un tombeau ; pendant un an, tous les cœurs doutèrent de moi, excepté un seul... Mais enfin j'ai réussi, enfin j'ai atteint le but que je voulais atteindre ; enfin je suis arrivé au terme de ma longue et pénible route... Mon père, cette nuit, je tue le duc Alexandre.

— Parle bas ! parle bas ! murmura fra Leonardo.

— Mais, reprit Lorenzo, le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave. En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour. Il me faut donc l'absolution *in articulo mortis*. Donnez-la-moi donc, mon père, donnez-la-moi sans hésiter. Allez, j'ai assez souffert sur la terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel !

— Lorenzino, dit le prêtre, c'est un crime de t'absoudre, je le sais ; mais ce crime, je le prends sur moi. Et, quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé, je me présenterai à ta place en disant : « Seigneur, ne cherchez pas le

coupable.... Seigneur, le coupable est devant vous. »

— C'est bien, tout est dit, fit Lorenzino. Maintenant, lui aussi, comme vous, il est condamné. Et ce n'est plus qu'une affaire de temps... Mon père, lorsque demain on viendra pour vous chercher, criez tous : « Le duc Alexandre est mort! le duc a été assassiné par Lorenzino! Ouvrez la maison de Lorenzino et vous trouverez son corps... » Et le bourreau lui-même tremblera; et le peuple courra à ma maison de la via Larga, et le peuple retrouvera le corps; et, au lieu d'être conduits à l'échafaud, vous serez portés en triomphe.

— Et toi?

— Et moi?... C'est moi qui ouvrirai au peuple la porte de la chambre où sera le cadavre du duc. Et maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, adieu, mon père!

Puis, s'avançant vers les autres prisonniers dont le groupe fermait la porte :

— Place, messieurs ! dit-il.

— Et si nous ne voulions pas te faire place, nous ? dit Vittorio dei Pazzi.

— S'il nous avait pris l'envie de nous venger avant que de mourir ? dit Bernardo Corsini.

— Si nous avions décidé de t'étouffer entre nos mains, de t'étrangler avec nos chaînes ? dit Philippe Strozzi.

Et tous ensemble, jusqu'à Selvaggio Aldobrandini, qui essayait de se traîner jusqu'au jeune homme, se mirent à crier :

— Qu'il meure, celui qui nous a vendus tous ! qu'il meure, le traître ! qu'il meure, l'infâme !

Lorenzino fronça le sourcil et porta la main à son épée : mais il entendit la voix de fra Leonardo qui disait tout bas à son oreille :

— Arrête, Lorenzo ! c'est la dernière souffrance de ta passion, c'est la dernière épine de ta couronne !

Puis, tout haut, et s'adressant aux prisonniers :

— Frères, dit-il, laissez passer cet homme; c'est le plus grand de nous tous!

Et Lorenzino sortit, au milieu de la stupéfaction des prisonniers, qui, obéissant à l'ordre de fra Leonardo, ne firent aucun mouvement pour l'arrêter.

X

LE MEURTRE

Il y avait ce soir-là grande fête au palais de la via Larga; le duc Alexandre avait réuni ses plus intimes pour fêter avec lui son triomphe sur les républicains; seulement, une place était restée vide à sa droite.

Cette place, c'était celle de Lorenzino.

Plusieurs fois on s'était inquiété de l'absence du

favori du duc; mais, à chaque interrogation, le duc avait répondu en souriant :

— Ne vous préoccupez pas de l'absence de Lino, je sais où il est.

A minuit, Lorenzino entra, alla s'asseoir près du duc, remplit sa coupe de vin et la leva en disant :

— A la prospérité, à la joie, aux plaisirs de notre bien-aimé duc !

On fit raison au toast porté par le jeune homme, et lui alors, se penchant à l'oreille du duc :

— Buvez plutôt deux coupes qu'une, monseigneur, lui dit-il; dans une heure, Luiza sera dans ma chambre, où elle attendra le bon plaisir de Votre Altesse.

— As-tu fait cela, mignon? demanda le duc à moitié ivre.

— Ne vous avais-je pas donné ma parole, monseigneur?

— Dans une heure? et qui viendra m'avertir?

— Écoutez, monseigneur, je n'ai personne à qui

me fier. Vous avez le Hongrois qui vous est dévoué, n'est-ce pas?

— Je suis sûr de lui comme de moi-même.

— Prêtez-le-moi pour aller chercher notre belle affligée.

— Non! dit le duc, elle reconnaîtra qu'il m'appartient, et ne voudra pas le suivre.

— Avec un masque sur le visage et un billet de moi?... Allons donc! D'ailleurs, l'enfant sait où elle va.

— Alors pourquoi tant de précautions?

— Pour sauver les apparences, monseigneur.

— Prends donc le Hongrois, je le mets à ta disposition.

— Appelez-le, monseigneur, et dites-lui qu'il me doit obéir en tout point.

Le duc appela le sbire.

— Suis Lorenzino, lui dit-il, et, sur ta tête! fais tout ce qu'il t'ordonnera.

Le Hongrois était habitué à ces sortes de recommandations, il se contenta donc de faire un signe de tête.

Lorenzino se leva.

— Tu t'en vas, mignon ? lui demanda le duc.

— Pardieu ! monseigneur, il faut bien que je vous prépare la chambre.

— Tu me promets qu'aussitôt la belle arrivée, je serai prévenu?

— Le Hongrois lui-même viendra vous dire le moment où vous pourrez venir... Il s'agit de ne pas vous faire attendre, monseigneur.

Lorenzino fit quelques pas pour sortir ; puis, revenant au duc :

— Monseigneur, votre parole que nul de vos convives ne saura où vous allez, ni pour qui vous quittez la table !

— Ma parole.

— Votre parole que vous ferez un détour afin de dérouter ceux qui vous verraient sortir.

— Tu l'as.

— Et vous n'oublierez pas que vous me l'avez donnée?

— Mignon! fit le duc.

— Bien, bien, dit Lorenzino; j'aime mieux deux promesses qu'une. Sur votre foi de gentilhomme, monseigneur?

— Sur ma foi de gentilhomme!

— Alors tout va bien.

— Qu'as-tu donc, Lorenzino? demanda le duc.

— Moi? fit le jeune homme.

— Tu es pâle comme un mort, et cependant la sueur ruisselle sur ton front.

— Je le crois bien, dit Lorenzino en s'essuyant avec un mouchoir de batisté brodé pareil à celui dont se servaient les femmes. On étouffe chez vous.

Et il sortit précipitamment.

Minuit sonnait à l'horloge du Dôme comme Lorenzino mettait le pied dans la via Larga.

C'était la nuit du 5 au 6 janvier... nuit d'hiver, sombre et froide ; à peine voyait-on à dix pas devant soi.

Lorenzino marchait doucement, regardant à droite et à gauche, comme un homme qui cherche quelqu'un.

Au coin de la rue delle Lanci, un homme se présenta tout à coup à lui.

Lorenzino recula en portant la main à son poignard.

— C'est moi, monseigneur, dit l'homme.

— Ah ! c'est toi, Michele ! fit Lorenzino.

— Ne m'aviez-vous pas dit d'attendre Votre Excellence dans la via Larga, de onze heures à une heure du matin ?

— Si fait ; et je suis heureux de te trouver si exact au rendez-vous... Es-tu prêt ?

— Oui.

— Suis-moi alors.

— Vous êtes donc sur le point de vous venger ? demanda le sbire.

— J'espère que dans une heure tout sera fini, Michele!

— Vous êtes bien heureux, monseigneur!

Lorenzino, sans répondre, marcha devant, rentra dans la via Larga et ouvrit une petite porte.

— Ah! ah! dit Michele, c'est chez vous que la chose va se passer?

— C'est chez moi.

— Ne craignez-vous pas qu'on n'entende de chez le duc les cris et le cliquetis des armes?

— Depuis un an, dit Lorenzino, les voisins ont entendu chez moi tant de cris et tant de froissements de fer, qu'ils n'y feront point attention: sois tranquille.

Arrivé au premier étage, Lorenzino ouvrit une chambre où il fit entrer Michele.

Il allait l'y laisser seul lorsque le sbire l'arrêta par le bras.

— Monseigneur, dit-il, je suis à vous; mais, de votre côté, vous m'avez fait une promesse.

— Rappelle-la-moi.

— C'est que, votre ennemi tué, vous me laisserez libre de me défaire du duc.

— Tu es donc toujours dans la même intention?

— Plus que jamais.

— Et ni pour or, ni pour argent, ni par menaces, ni par prières, tu ne renonceras à ton projet?

— J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde!

— C'est donc vrai ce que tu m'as raconté?

— Je vous ai dit la vérité tout entière.

— C'est impossible à croire.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il n'y a pas d'homme capable d'une pareille cruauté.

— Le duc Alexandre n'est pas un homme!

— Elle était belle, cette jeune fille?

— Oh! belle comme un ange!

— J'ai oublié son nom; elle s'appelait, m'as-tu dit?

— Nella.

— Et à quel âge est-elle morte?

— A dix-huit ans.

— C'est bien jeune.

— C'est trop vieux, quand depuis deux ans déjà le malheur et la honte sont entrés dans la vie!

— Et tu dis qu'après t'avoir donné l'espoir d'être son mari, le duc Alexandre...

— Oh! taisez-vous, monseigneur! dit le sbire succombant aux souvenirs que lui rappelait si cruellement Lorenzino. Taisez-vous! vous me rendrez insensé. Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous, n'est-ce pas? Vous m'avez fait venir pour vous aider à tuer quelqu'un... Eh bien, quel est cet homme assez abandonné du ciel pour que je sois obligé d'acheter ma vengeance au prix de son sang?... Nommez-moi cet homme, je suis prêt.

— Je n'ai pas besoin de te le nommer, tu le verras.

— Je le connais donc?

— Tu as mauvaise mémoire, Michele; tu m'as nommé quatre hommes qui étaient dans la chambre verte pendant cette nuit fatale, et je t'ai dit que celui dont j'avais à me venger était un de ces quatre hommes.

— C'est vrai, monseigneur; cela suffit.

— Allons donc!... Je te laisse dans cette chambre; tiens-toi prêt... pense au duc... rêve ta vengeance... et quand je te viendrai chercher, que je te trouve l'épée à la main.

— Soyez tranquille, monseigneur.

Lorenzo ferma la porte sur Michele et entra dans la chambre préparée pour le duc.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, c'était la seule lumière qui éclairât la chambre.

Le jeune homme y était à peine, qu'il entendit des pas dans l'escalier.

Il écouta: ces pas étaient ceux d'un homme et d'une femme.

On entendait le frôlement d'une robe de soie.

Il se jeta dans le corridor et n'eut que le temps d'ouvrir une porte et de la refermer sur lui.

Cinq secondes après, Luiza, guidée par le Hongrois toujours masqué, passait devant la porte et entrait dans la chambre.

Cette chambre était inconnue à Luiza, celle dans laquelle elle avait été introduite le matin se trouvant à l'autre bout de l'appartement.

Mais elle avait reçu le billet de Lorenzino, elle avait reconnu l'écriture de Lorenzino, c'était tout ce qu'il lui fallait.

— Nous sommes arrivés, et c'est ici que vous devez attendre, lui dit le Hongrois.

— Merci, répondit Luiza en s'asseyant.

— Désirez-vous quelque chose? demanda le sbire.

— Non, répondit la jeune fille; dites seulement à celui qui vous a envoyé vers moi que je suis arrivée et que je l'attends.

— C'est bien, madame, dit le Hongrois

Et, refermant la porte sur la jeune fille, il sortit.

Il n'avait pas fait deux pas dans le corridor, que Lorenzino l'arrêta.

— Elle est là? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, va dire au duc que nous l'attendons; mais qu'il se souvienne que personne que toi ne doit le voir entrer ici.

Le Hongrois s'inclina et voulut rendre la clef de la maison à Lorenzino.

Mais Lorenzino refusa de la prendre.

— Et le duc, lui dit-il, comment veux-tu qu'il entre?

— C'est juste, dit le Hongrois.

Et il sortit emportant la clef.

Le duc avait mis le temps à profit, et, lorsque le Hongrois entra dans la salle, il trouva son maître à moitié ivre.

Il lui fit un signe; le duc se leva et vint à lui.

— Eh bien? demanda-t-il au sbire.

— Eh bien, monseigneur, elle vous attend, dit le Hongrois.

— En vérité, continua le duc, Lorenzino est un homme précieux. Je crois que si je lui demandais la Madone, il arriverait à me la donner.

Puis, passant dans son cabinet de toilette, il revêtit une longue robe de satin fourrée de zibeline.

— Mettrai-je mes gants de guerre ou mes gants d'amour? demanda-t-il au Hongrois.

— Mettez vos gants d'amour, monseigneur, répondit le sbire.

C'est qu'en effet il y avait sur la table des gants en mailles et des gants parfumés.

Le duc prit et passa les gants parfumés.

Alors, rouvrant la porte de la salle:

— Bonsoir et bonne nuit, messieurs, dit-il; vous pouvez rester à table tant qu'il vous plaira. Il y a du

vin dans les caves et des lits dans les appartements. Ne venez pas me faire votre cour avant midi : je dormirai tard.

— Attendez, dit un des convives ; je vais avec vous, monseigneur.

— Non, restez, Giustiniano, dit le duc ; je n'ai besoin de personne.

Mais, avec l'entêtement de l'ivresse, Giustiniano de Cesena, qui était capitaine du duc, insista.

— Eh bien, viens donc, ivrogne ! dit le duc.

Puis, tout bas à Jacoppo :

— A la place Saint-Marc, dit-il, tu l'emmèneras de gré ou de force ; le Hongrois me suffira.

Et tous quatre sortirent du palais. Mais, pour dérouter les soupçons, ainsi qu'il l'avait promis à Lorenzino, le duc tourna par la rue dei Calderai, prit la via de Ginori, suivit un instant la via San-Gallo, tourna par celle des Arazzieri, poussa Giustiniano sur la place Saint-Marc en ordonnant à Jacoppo de le recon-

duire chez lui, et, suivi du Hongrois, il reprit la via Larga.

Pendant ce temps, Lorenzino était entré dans la chambre où l'attendait Luiza.

En l'apercevant, la jeune fille s'était levée vivement et s'était jetée dans ses bras.

— Tu n'as pas douté de moi, lui dit Lorenzo; merci.

— Le jour où je douterai de toi, dit la jeune fille, sera le jour de ma mort!

— Attends, que je referme cette porte, dit Lorenzino.

Et il alla refermer la porte; puis, revenant à Luiza:

— Tu as été confiante jusqu'au bout, ma Luiza bien-aimée; maintenant écoute-moi.

— Comme on écoute la voix de Dieu; mais, avant tout, mon père...?

— Je t'ai dit que ton père serait sauvé, et ton père le sera. Mais ce n'est point assez; en pensant à lui,

j'ai pensé à nous, ma bien-aimée; dans une heure, nous quittons Florence.

— Et où allons-nous?

— Nous allons à Venise... J'ai là, — Lorenzino frappa sur sa poche, — une licence que m'a donnée l'évêque de Marzi pour prendre des chevaux de poste; une fois libre, ton père nous rejoindra.

— Alors, partons, mon bien-aimé Lorenzino.

— Non, pas encore; avant notre départ un grave événement doit s'accomplir, Luiza.

— Où cela?

— Ici.

— Comment, ici?

— Ici, dans cette chambre.

— Et moi... moi?...

— Toi, Luiza, tu seras là dans ce cabinet; quelque chose que tu entendes, quelque bruit qui se fasse, quelque action qui s'accomplisse, tu ne bougeras pas, tu ne feras pas un mouvement, tu ne souffleras pas

le mot... Quand tout sera fini, je t'ouvrirai, Luiza... Tu fermeras les yeux en traversant cette chambre, et nous partirons.

— Lorenzo! Lorenzo! s'écria Luiza, tu me fais frémir!... Que va-t-il donc se passer?... Oh! je ne suis pas une enfant... Mon père lui-même l'a dit, je suis une femme!

— Chut! dit Lorenzino... n'as-tu pas entendu?...

— Il m'a semblé que la porte de la rue se refermait.

— C'est bien cela. Entre dans ce cabinet, Luiza... C'est le moment suprême... Appelle à ton aide tout ton courage, et, visses-tu entrer la Mort elle-même, tais-toi.

— Sainte Mère des anges, que va-t-il donc se passer?...

Lorenzino poussa la jeune fille dans la chambre voisine, ferma la porte à la clef, mit la clef dans sa poche, s'élança hors de la chambre, et se jeta dans le cabinet où déjà une fois il s'était caché tandis que le Hongrois passait.

Le Hongrois passa une seconde fois, mais cette fois conduisant le duc.

Le duc entra pesamment dans la chambre et s'assit sur le lit.

— Eh bien, demanda-t-il, où est-elle donc?

— Qui cela? demanda le Hongrois.

—Eh bien, cette belle Luiza, que Lorenzino m'a promise, et que tu m'as été chercher avec un mot de lui.

— Je l'ai laissée ici, monseigneur ; sans doute va-t-elle venir.

— C'est bien... c'est bien, dit le duc... Je m'en rapporte à Lorenzino... Toi, demeure... attends-moi en face du palais Sostegni, et attends-moi là jusqu'au jour. Si au jour je ne suis pas rentré, ce qui est probable, tu iras m'attendre au palais.

— Monseigneur reste seul?

— Eh non, je ne reste pas seul, imbécile! dit le duc en éclatant de rire, puisque Lorenzino va m'amener sa fiancée... Allons, va-t'en!

Le Hongrois sortit de la chambre.

Lorenzino, comme la première fois, l'attendait dans le corridor.

— La clef? lui demanda-t-il.

— La voilà, dit le Hongrois.

— Le duc t'a-t-il dit de l'attendre

— Oui, jusqu'au jour... Si au jour il n'est pas sorti, je puis rentrer au palais.

— Et tu peux y rentrer tout de suite, dit en riant Lorenzino. Je te donne congé.

— Vous me garantissez que monseigneur ne sortira point avant le jour?

— Je te le garantis sur ma foi de gentilhomme, dit Lorenzino en mettant sa main sur l'épaule du sbire. Va donc te coucher tranquillement.

— Ah! par ma foi, dit le Hongrois, c'est ce que je vais faire.

— Et bien tu feras... Va, mon ami, va.

Le Hongrois descendit l'escalier... Lorenzino, pen-

ché sur la rampe, écouta le bruit de ses pas, puis il entendit la porte de la rue s'ouvrir et se refermer.

Seulement alors il respira.

Puis, passant ses mains sur son front, il entra dans la chambre où était le duc.

— Et bien, demanda celui-ci, où est-elle donc, cette belle affligée? et pourquoi ne m'attendait-elle pas ici?

—Ici... Vous étiez à souper, monseigneur... Savais-je, au nombre de coupes que je vous voyais vider, dans quel état on vous amènerait?... Je ne voulais pas que vous lui fissiez peur, que diable!

— Oh! que de précautions, dit le duc en déboucLant le ceinturon de son épée... Voyons, va me la chercher.

— A l'instant même, monseigneur.

Il prit l'épée et le ceinturon des mains du duc, et passa deux fois le ceinturon dans la garde de l'épée, de manière que, si le duc essayait de la tirer, il n'en pût venir à bout.

Après quoi, il plaça l'épée sous le chevet du lit.

— Gardez-vous cette robe de chambre? demanda Lorenzino au duc.

— Ma foi, non; il fait trop chaud ici.

— Donnez-la, et jetez-vous sur le lit, monseigneur; dans un instant celle que vous attendez sera ici.

Et, après avoir placé la robe de chambre du duc sur une chaise, il sortit.

Le porte se referma derrière lui.

Lorenzo courut alors à la chambre où était enfermé Michele.

— Frère, lui dit-il en lui rendant la liberté, l'heure est venue; je tiens enfermé dans ma chambre l'ennemi dont je t'ai parlé... Es-tu toujours dans l'intention de m'aider à m'en défaire?

— Marchons! fut la seule réponse du sbire.

Et tous deux, étouffant autant que possible le bruit de leurs pas, tenant chacun son épée nue sous son manteau, s'acheminèrent vers la chambre où était resté le duc.

Lorenzo ouvrit la porte et entra le premier.

Le duc n'était plus assis, mais couché sur le lit. Il avait le visage tourné contre le mur et était probablement déjà assoupi. Lorenzo s'avança jusqu'auprès de lui sans qu'il fît aucun mouvement.

— Seigneur, lui demanda-t-il, dormez-vous?

Et, en même temps qu'il prononçait ces paroles, il lui porta un si terrible coup de la courte et fine épée qu'il portait à la main, que la pointe, qui était entrée d'un côté au-dessus de l'épaule, sortit de l'autre au-dessous du sein.

Le duc poussa un cri de douleur.

Mais, comme il était puissamment fort, il s'élança d'un bond au milieu de la chambre, et allait gagner la porte, lorsque, sur la porte, il trouva Michele, qui, en reconnaissant le duc Alexandre, poussa un cri de joie, et, en même temps, d'un coup du taillant de son épée lui ouvrit la tempe et lui abattit presque entièrement la joue gauche.

Le duc fit deux pas en arrière, cherchant quelque autre issue; Lorenzino le prit à bras-le-corps, le repoussa sur le lit et le renversa en arrière en pesant sur lui de tout son poids. Alors le duc Alexandre, qui, pareil à une bête fauve prise au piége, n'avait encore rien dit, appela pour la première fois au secours. Mais Lorenzino lui mit violemment la main sur la bouche, de manière que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Par un mouvement instinctif, le duc serra les dents avec tant de force, que les os broyés craquèrent, et la douleur de Lorenzo fut telle, que ce fut lui qui, à son tour, se rejeta en arrière en poussant un cri d'angoisse qui ressemblait à un rugissement.

Aussitôt, quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire, et, le pliant sous lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer entre ses deux mains.

Lorenzino se sentit perdu. Dans cette lutte corps à corps son épée lui était inutile... Il songea alors à ce

petit couteau de femme, à la lame acérée, qui perçait si bien les sequins d'or. Il le chercha dans sa poitrine, le trouva et le plongea par deux fois, de toute sa longueur, dans les entrailles du duc. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux blessures ne lui fit lâcher prise. Michele voulait en vain venir au secours de Lorenzino : les deux lutteurs se tenaient tellement enlacés, que, malgré son désir de prendre sa part de la mort du duc, il n'osait frapper l'un, de peur de tuer ou de blesser l'autre. Enfin, il fit comme Lorenzino, jeta son épée, prit sa dague, et se mêla au groupe informe luttant au milieu de la demi-lumière que jetait dans la chambre le feu de la cheminée. Enfin il trouva la gorge du duc, y enfonça sa dague, et, comme le duc ne tombait pas encore, il *chicota* si bien, dit l'historien Varchi, qu'il finit par lui couper l'artère.

Le duc tomba en poussant un dernier râlement, entraînant avec lui dans sa chute Lorenzo et Michele.

Mais tous deux se relevèrent aussitôt, firent chacun

de son côté un pas en arrière, puis se regardèrent l'un l'autre, effrayés eux-mêmes du sang qui couvrait leurs habits et de la pâleur qui couvrait leurs visages.

— Enfin, dit le premier le sbire, je crois qu'il est mort!

Et comme Lorenzo secouait la tête en signe de doute, Michele alla ramasser son épée et revint en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement.

Ce n'était plus qu'un cadavre.

Alors Lorenzo songea à Luiza, à la terreur qu'elle devait éprouver. Il avait entendu deux ou trois fois pendant ce combat, qui avait duré plus de dix minutes, des soupirs étouffés venant de la chambre voisine.

Il ouvrit la porte et appela Luiza, mais personne ne répondit.

Seulement, à la faible lueur qui pénétrait d'une chambre dans l'autre, il crut apercevoir le corps de la jeune fille couché sur le tapis.

Il s'élança vers elle, la prit dans ses bras, et, la croyant simplement évanouie, il l'apporta dans la chambre éclairée par la lueur du feu, la déposa en face de la cheminée, la tête appuyée sur son genou, en l'appelant avec un accent d'angoisse impossible à décrire.

Luiza rouvrit les yeux, Lorenzino jeta un cri de joie.

Il crut que la jeune fille revenait à elle.

Mais elle, d'une voix éteinte :

— Pardonne-moi, mon bien-aimé Lorenzino, lui dit-elle ; j'ai douté de toi, et je t'avais dit que l'instant où je douterais de toi serait celui de ma mort.

— Eh bien ? eh bien ? demanda Lorenzino. Parle, parle !...

— Eh bien, mon père m'a fait donner, pour le cas où je tomberais aux mains du duc, ce flacon de poison... J'ai cru non-seulement que j'y étais tombée, mais encore que c'était toi qui me livrais à lui.

— Après ?... après ? s'écria Lorenzo.

— Regarde... dit Luiza.

— Le flacon vide ! hurla le jeune homme.

Et, fou de douleur, sans penser à la blessure terrible de sa main, il s'élança par les degrés emportant le corps de Luiza et laissant dans sa chambre le cadavre du duc.

Plus calme, que lui, Michele sortit à son tour, fermant avec soin la porte de la chambre et celle de la rue.

Puis, sans s'inquiéter de ce qu'était devenu Lorenzino, il alla s'agenouiller devant la Madone du coin de la place de la Santissima-Annunziata, remerciant, dans sa superstition, la Vierge de toute miséricorde de ce qu'il avait mené à bien cet effroyable meurtre.

CONCLUSION

On sait quel fut pour Florence le dénoûment du terrible drame dont nous venons d'esquisser les principales péripéties.

Une nouvelle preuve fut donnée au monde de cette grande vérité, que presque toujours le poignard tranche, mais ne dénoue pas.

Comme, après la mort du vainqueur de Pompée, Rome était passée de César à Octave, après la mort du duc, Florence passa d'Alexandre à ce jeune Côme Ier dont il a été question au commencement de cette histoire et à qui la popularité de son père, Jean des Bandes-Noires, sa jeunesse, sa beauté, l'habitude déjà prise, par les Florentins, de l'esclavage, aplanirent le chemin du trône.

Il y monta moyennant le serment qu'il fit au cardinal Cibo d'observer religieusement quatre promesses :

La première, de rendre également la justice aux riches et aux pauvres.

La seconde, de ne jamais consentir à relever dans Florence l'autorité de l'empereur.

La troisième, de venger la mort du duc Alexandre.

La quatrième, de bien traiter les seigneurs Jules et la signora Julia, ses enfants naturels.

Côme jura, et prit pour devise cet hémistiche de Virgile :

. . . . . Primo avulso, non deficit alter.

Mais il arriva pour Côme ce qui arrive pour tout homme qu'une révolution inattendue porte au pouvoir.

Sur le premier degré du trône, ils reçoivent des conditions; sur le dernier, ils en imposent.

Les seules qu'il tint fidèlement furent celles qui avaient rapport à la vengeance.

Le lendemain de l'assassinat, au moment où le cardinal Cibo s'aperçut de la mort d'Alexandre, il comprit quel embarras allait être pour lui la présence de Strozzi et de ses compagnons dans la ville... Le duc mort, on ne pouvait les faire exécuter... Eux présents, ils n'eussent pas laissé proclamer un autre duc.

On alla donc les prendre au Bargello; on leur dit que le duc leur faisait grâce; on les conduisit jusqu'à la frontière et on les laissa libres de se retirer où ils voudraient.

Ils se retirèrent à Venise.

Ce ne fut que là que Strozzi apprit, de la bouche même de Lorenzino, l'assassinat du duc et la mort de sa fille.

Les premiers instants furent à la douleur.

Mais, lorsqu'ils virent Florence aux mains de

Côme Ier, lorsqu'ils purent apprécier le sombre et impitoyable génie du nouveau duc, ils réunirent autour d'eux tout ce qui restait de républicains en Toscane et résolurent de tenter ouvertement les hasards de la guerre.

Ils furent battus, et se retirèrent dans la citadelle de Montemurlo, où Alexandre Vitelli les assiégea.

Après un combat sanglant qui dura plus de deux heures, les assiégeants, qui étaient des condottieri italiens ou espagnols, pénétrèrent dans le château, où les républicains furent les uns tués, les autres faits prisonniers.

Philippe Strozzi se rendit à Vitelli lui-même.

Côme fit venir les prisonniers à Florence, après les avoir rachetés aux soldats qui les avaient pris, et les fit juger par le tribunal des huit.

Pendant quatre jours, quatre républicains eurent tous les matins la tête tranchée sur la place de la Seigneurie.

Mais le peuple ne put supporter ce spectacle. Il sentait que c'était le sang le plus pur de Florence qui coulait ainsi sous la hache du bourreau.

Les clameurs du peuple effrayèrent le duc.

Il envoya ce qui lui restait de prisonniers — et au nombre de ceux-ci se trouvait Nicolas Machiavel, le fils de l'historien — dans les prisons de Pise, de Livourne et de Volterra.

Ils y périrent tous en moins d'un mois.

Cinq furent conservés parmi les plus illustres.

Barthelemi Valori; Philippe Valori, son fils, un autre Philippe Valori, son neveu; Antonio-Francesco degli Albizzi, et Alessandro Rondinelli.

Tous cinq étaient destinés à un grand exemple.

Ils devaient périr le 20 août, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où, sept ans auparavant, ce même Barthelemi Valori, d'abord partisan d'Alexandre de Médicis, avait assemblé le parlement, violé la capitulation de Florence, et soumis sa patrie à ces mêmes

Médicis, — qui le récompensaient comme les tyrans récompensent.

Tous cinq furent soumis à la torture, et conduits le jour annoncé à l'échafaud.

Ceux-là moururent comme traîtres à la république.

Restait Philippe Strozzi; comme il s'était rendu à Alexandre Vitelli, c'était à Vitelli qu'il appartenait. Or, Alexandre Vitelli l'avait enfermé dans la citadelle dont il était le maître et l'y traitait avec beaucoup d'égards, refusant de le remettre à Côme de Médicis.

C'était une affaire de temps et d'argent, comme on le pense bien. Côme acheta le prisonnier, et Charles-Quint autorisa Vitelli à le livrer.

Mais, par malheur pour la vengeance de Côme, le jour où l'autorisation de livrer le prisonnier arriva, Philippe Strozzi, averti qu'il allait être livré, se coupa la gorge avec un canif, après avoir écrit des premières

gouttes de son sang ce vers prophétique de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant à Lorenzino, il fut trouvé assassiné dans les rues de Venise en 1547, le jour anniversaire de celui où, dix ans auparavant, Côme Ier avait fait serment de venger la mort du duc Alexandre.

FIN

UNIV. OF MICHIGAN.
JAN 4 1913

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Quelques mots sur l'Italie.	1
I. — Sur la place de Santa-Croce.	33
II. — Le sbire Michele Tavolaccino.	52
III. — Philippe Strozzi.	69
IV. — Le palais Ricardi.	92
V. — Les soupçons du Hongrois.	114
VI. — La colombe de l'arche.	137
VII. — Une scène de la tragédie de Racine.	150
VIII. — La cellule de fra Léonardo.	175
IX. — Le Bargello.	196
X. — Le meurtre.	217
Conclusion.	244

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

POISSY. — TYP. BOURET.